

JOURNAL

DES

DEMOISELLES

HISTOIRE D'UNE FEUILLE DE PAPIER

COMME le figuier d'Horace, qui attendait incertain si un artiste sculpterait son bois à l'effigie d'un dieu, ou si la hache de l'artisan y taillerait un vulgaire escabeau, sur ma table était une feuille de papier blanc attendant, sans doute avec non moins d'impatience, le sujet important que ma plume allait lui confier. Serait-ce un poème épique ou quelque poésie légère? — Serait-ce une nouvelle ou un vaudeville, un roman ou une tragédie, qu'elle allait transmettre à la postérité? — Non, rien de tout cela; et elle dut tressaillir de joie, lorsque, de ma plus belle écriture, je traçai en haut de sa première page : *Histoire d'une feuille de papier*. Car c'est sa propre histoire qu'elle va vous raconter, mesdemoiselles.

Et c'est une curieuse histoire, en vérité, que celle de cette merveilleuse substance qui a exercé une si grande influence sur les progrès de la civilisation; qui nous a conservé tant de chefs d'œuvre, tant de belles et bonnes choses. — On peut dire du papier ce qu'Ésope disait de la langue, que c'est tout à la fois la meilleure et la pire des choses. En effet, c'est avec le papier qu'on fait les livres et les journaux, c'est-à-dire le bien et le mal, la vérité et le mensonge. On en fait des lettres de mariage et des lettres de mort, des billets de banque et des actes d'huissier. Au moyen du papier, on change les mœurs, on bouleverse les empires. Beaucoup de personnes se figurent que l'invention du papier est aussi ancienne que celle de l'écriture, ne concevant pas que l'on ait pu

écrire sur une autre substance. Mais c'est là une erreur, et le papier, tel que nous le connaissons aujourd'hui, n'a été inventé qu'un grand nombre de siècles après les caractères de l'écriture.

Les plus anciens documents écrits que l'on possède aujourd'hui, ont été gravés sur pierre ou sur bois. La loi des dix commandements que Moïse rapporta au peuple hébreu, en descendant du mont Sinaï, était gravée sur pierre, et les inscriptions de ce genre ont été très communes dans tous les temps et dans tous les pays. Encore de nos jours, nos monuments et surtout nos cimetières abondent en textes de cette sorte.

Les Chaldéens, pendant des siècles, consignèrent sur des briques leurs observations astronomiques, et la plupart des musées de l'Europe possèdent de ces briques chargées d'écriture cunéiforme, c'est-à-dire en forme de coins.

Le bois fut également très-employé. Le musée britannique conserve une inscription gravée sur une planche de sycomore, provenant du cercueil du roi égyptien Mycérinus, trouvé dans l'une des pyramides de Memphis, et qui remonterait à plus de cinq mille ans. Les lois de Solon et celles plus terribles de Dracon étaient gravées sur des planches de bois, comme l'indique cette boutade d'un poète comique cité par Plutarque : « J'en atteste les lois de Solon et de Dracon, avec les » quelles, maintenant, le peuple fait bouillir sa » marmite. »

Les annales des pontifes, à Rome, s'écrivaient sur des planches de bois blanchies avec de la cé-

ruse, et qui, à cause de cela, portaient le nom d'*album* (blanc). Par la suite, et par une analogie naturelle, on donna le nom d'*album* à tout registre, soit public, soit particulier. De nos jours, on désigne encore sous ce nom un cahier ou livre dont toutes les pages blanches sont destinées à recevoir ce que l'on voudra y tracer, dessin, musique, prose ou vers.

Chez les anciens, on confiait souvent aux métaux les inscriptions de quelque importance. A Rome, les fameuses lois des douze tables furent ainsi appelées parce qu'elles étaient gravées sur un pareil nombre de planches d'airain. Nos musées possèdent en grand nombre des pièces gravées sur bronze, et contenant soit des actes de la vie publique, soit des actes de la vie privée. On se servait aussi du plomb réduit en feuilles minces, comme nous l'apprend Pline, et ce passage du livre de Job : « Que ne puis-je graver mes paroles » avec un poinçon de fer sur des lames de plomb.

On peut dire, en un mot, que, pour fixer leurs idées, les hommes se sont servis de tout objet qui pouvait présenter une surface lisse ou polie, et, entre autres matériaux singuliers, de tuiles et de tessons. Les débris de poterie étaient d'un usage fort répandu chez les Grecs et les Égyptiens; tous les musées en possèdent de nombreux spécimens, et il est fort probable que les pauvres gens, ne pouvant se procurer les substances propres à recevoir l'écriture et dont le prix devait être assez élevé, utilisaient pour cet usage les débris de leur vaisselle. On trouve inscrits sur ces débris, des contrats de vente, des actes particuliers, des lettres familières, et jusqu'à des comptes de cuisine, qui, pour le dire en passant, prouvent que les cuisinières grecques ne respectaient pas plus l'orthographe que celles de nos jours.

Les feuilles d'arbres ont également servi à la transmission de l'écriture, et de nos jours encore, les peuples de l'Inde et de l'Océanie écrivent sur des feuilles. Les naturels des Maldives tracent leurs signes sur la feuille du *Moc Kare Kau*, qui a un mètre de long sur trente centimètres de large; les habitants de Ceylan écrivent sur les feuilles du talipot; ceux de la côte de Malabar, sur des feuilles de palmier. Lorsque les Espagnols débarquèrent dans le Nouveau-Monde, les Mexicains se servaient, pour peindre leurs hiéroglyphes, des membranes des feuilles épaisses de l'agavé.

On sait que les Athéniens écrivaient leur vote sur des écailles d'huître (*ostrakon*), d'où le mot ostracisme, et vous connaissez le trait fameux d'Aristide traçant sur la coquille d'huître d'un paysan, qui ne savait pas écrire, le vote d'ostracisme porté contre lui par l'Athénien qui ne le connaissait pas, mais était ennuyé, disait-il, de l'entendre toujours appeler le *juste*.

Pendant longtemps les Romains se servirent de tablettes d'ivoire, sur lesquelles ils écrivaient avec de l'encre noire, ou qui, enduites d'une mince couche de cire, se gravaient au moyen d'un stylet

en métal. L'usage de ces tablettes se conserva fort longtemps; on les retrouve au moyen âge, et jusqu'au moment où le papier devint assez commun pour les remplacer avec avantage.

Vous comprenez, mesdemoiselles, qu'un écrit sur pierre, sur bronze, sur plomb ou sur bois, n'était pas commode à porter sur soi, ou même à transporter; et qu'il ne pouvait facilement circuler de main en main ou d'un pays dans un autre, et que ce n'était là, par conséquent, pour les hommes, qu'un moyen très-imparfait de communication. On chercha donc, pour fixer la pensée, un véhicule plus convenable et l'usage d'écrire sur des feuilles, sur l'écorce de divers arbres, dut conduire insensiblement à la fabrication du papier d'Égypte ou *papyrus*.

C'est à Memphis que reviendrait la gloire d'avoir, la première, su faire le papyrus; gloire dont elle se montrait, à juste titre, orgueilleuse. C'était, en effet, un progrès immense; aucune matière n'avait présenté jusqu'alors les avantages de ce papier solide, flexible et léger, présent de la nature, qui n'exigeait ni culture ni soins. Aussi, toutes ces qualités précieuses le rendirent-elles bientôt d'un usage presque universel chez les peuples anciens, et la civilisation en reçut la plus heureuse impulsion. C'est en réalité, grâce au papyrus, qu'a pu se multiplier sous toutes les formes, dans l'antiquité, l'expression de la pensée savante, de la poésie, des souvenirs dont se compose l'histoire.

Le papyrus est une grande et belle plante, de la famille des souchets, qui croît dans les eaux peu profondes et tranquilles de l'Égypte et de la Syrie. Sa racine, tortueuse et de la grosseur du poignet, émet une foule de petites racines qui soutiennent la plante contre l'impétuosité du vent et l'effort des eaux. De cette racine, s'élève une tige triangulaire, haute de trois à quatre mètres, qui se termine par une large ombelle d'où s'échappent, comme un ondoyant panache, un grand nombre de filaments du plus beau vert. Cette belle plante a été récemment introduite dans les plantations d'ornement qui, depuis quelques années, embellissent les squares et les jardins publics de Paris.

Ce végétal précieux couvrait une partie des terres que le Nil inonde chaque année, et c'était une des principales richesses du pays. Toutes les parties de cette plante étaient utilisées pour les besoins de la vie. De ses fibres on faisait des cordes, des tissus, des voiles pour les navires; on en fabriquait des corbeilles, et la racine était comestible; son utilité, comme nourriture, était même assez grande, puisque Eschyle appelle les Égyptiens *mangeurs de papyrus*. Mais par-dessus tout, la pellicule renfermée sous l'écorce de cette tige triangulaire servait à fabriquer des feuilles d'un papier souple, léger, presque blanc, sur lesquelles on écrivait à l'aide d'un petit jonc taillé à cet effet et trempé dans l'encre, comme on le fait aujourd'hui avec la plume sur le papier.

On ne peut assigner une date précise à l'invention du papyrus par les Égyptiens, mais le savant Champollion a trouvé des contrats sur papyrus, portant leur date et remontant au temps de Moïse, c'est-à-dire à dix-sept cents ans avant notre ère. Ces manuscrits, contemporains des Pharaons, n'ont presque rien perdu de leur fraîcheur et de leur solidité.

Voici quel était le mode de préparation de ce genre de papier. — Après avoir arraché la plante au temps ordinaire de sa récolte, on coupait sa racine et le haut de la tige, en conservant un tronçon de 40 à 60 centimètres de longueur, en général tout ce qui avait vécu sous l'eau et y avait blanchi par l'effet de cette immersion. C'est de ce tronçon qu'on enlevait successivement la première écorce et toutes les pellicules suivantes qu'on porte à dix ou douze. Ces pellicules sont d'autant plus fines et plus blanches qu'elles sont plus voisines du cœur de la plante. Toutes fraîches, elles étaient étirées et étendues, battues et mises en presse. On les collait ensuite bout à bout pour en former des feuilles. Il nous est parvenu des feuilles ainsi préparées, de dimensions différentes, quelques-unes formant des rouleaux de quinze à vingt mètres de longueur.

Comme cette matière végétale était de sa nature très-friable, toutes les feuilles étaient doublées, et l'on avait alors soin de les coller l'une sur l'autre en croisant les fibres de manière à imiter un tissu d'étoffe; on les mettait ensuite en presse, et l'on achevait de les polir avec la pierre ponce, l'agate ou l'ivoire. Il y avait d'ailleurs, comme aujourd'hui, plusieurs qualités de ce papier, dont le prix variait suivant son degré de finesse, de solidité, et de poli. La ville d'Alexandrie était particulièrement renommée pour ses produits en ce genre, et cette fabrication y était tellement importante, que le général romain Marcus Firmus s'étant emparé d'Alexandrie, dans le but de se faire proclamer roi d'Égypte, saisit dans cette ville assez de papyrus pour solder son armée et pourvoir à toutes les dépenses de son expédition. — On voit, par des comptes authentiques des derniers siècles avant Jésus-Christ, que le prix d'une feuille de papyrus répondait à environ 4 ou 5 francs de notre monnaie; c'est presque le prix d'une rame de papier couronne de nos jours; la rame contient 500 feuilles, comme on sait.

Bien que le papyrus égyptien fût la principale substance dont on se servait pour écrire à cette époque, on employait plusieurs autres matières, notamment des peaux tannées. L'emploi de cette dernière substance remontait même à une antiquité très-reculée. On conserve à la bibliothèque de Bruxelles un manuscrit des cinq livres de la Bible que l'on croit antérieur au neuvième siècle avant Jésus-Christ. Il est écrit sur cinquante-sept peaux cousues ensemble, et forme un rouleau de trente-six mètres de longueur. Mais les procédés de préparation des peaux paraissent avoir été

assez grossiers jusqu'au deuxième siècle avant notre ère.

A cette époque, plusieurs grandes disettes de papyrus ayant obligé le roi d'Égypte à défendre l'exportation de cette denrée hors du royaume, le roi de Pergame, Attale II, encouragea la fabrication des peaux préparées, qui se perfectionna considérablement sous son règne. Du nom de Pergame, cette substance prit celui de Pergamin, dont nous avons fait parchemin.

Les procédés employés alors pour la fabrication du parchemin étaient à peu près les mêmes que ceux en usage aujourd'hui. Ce sont les peaux de chèvre et de mouton que l'on emploie de préférence à la préparation du parchemin, et l'on réserve celle des veaux, agneaux et chevreaux morts-nés, pour le *vélin*. L'art du parcheminier consiste à amener ces peaux à être assez minces, presque transparentes, et en même temps assez solides pour l'usage auquel elles sont destinées. On les tend sur des châssis, puis on les adoucit et les polit à la pierre ponce. Le vélin n'est que la qualité supérieure du parchemin; celui fait avec les peaux les plus fines, généralement celles d'agneau ou de veau, comme l'indique son nom (au moyen âge *véel* signifiait veau, et les Anglais disent encore *veal* qui se prononce *vil*). On applique sur le vélin un apprêt composé d'eau de gomme et de blanc de céruse fin qui lui donne un aspect plus uni et une plus grande blancheur. Dans l'ancien temps, on le teignait parfois en jaune ou de couleur pourpre; ce dernier était généralement réservé pour les livres sacrés ou pour l'usage de l'Empereur. On montre encore dans le trésor de l'église Notre Dame, à Aix-la-Chapelle, un manuscrit latin des Évangiles, trouvé dans le tombeau de Charlemagne; il est écrit en lettres d'or sur vélin pourpre.

Ce nouveau papier, d'une fabrication plus aisée, d'une solidité beaucoup plus grande, et qui n'était pas, comme le papyrus, soumis aux variations de la fécondité du sol, fit au produit égyptien une rude concurrence, et celui-ci disparut complètement à la suite de l'invasion de l'Égypte par les musulmans, peuples peu amis, surtout alors, de l'écriture et des livres. Ils détruisirent peu à peu la culture du précieux roseau qui, pendant si longtemps, avait alimenté le commerce de ce pays.

On employait aussi quelquefois les intestins d'animaux; l'historien Zonare rapporte que de son temps, la bibliothèque de Constantinople possédait les œuvres d'Homère écrites en lettres d'or sur un intestin de serpent qui avait cent vingt pieds de longueur!

Les Égyptiens, les Grecs, les Romains se servirent d'abord du pinceau pour écrire. De nos jours, les Chinois ne tracent pas autrement leurs caractères. Plus tard, on substitua au pinceau un petit roseau que l'on taillait comme nos plumes, et dont les Orientaux se servent encore aujourd'hui.

L'usage du parchemin domina exclusivement au moyen âge, et pendant la longue période de troubles et d'invasions qui désolèrent l'Orient, les parcheminiers français furent à peu près seuls en possession de fournir du parchemin aux autres nations de l'Europe. Cette vente était l'objet d'un fort commerce à Paris, où plusieurs rues portaient encore au quinzième siècle le nom de rue des Parcheminiers ou de la Parcheminerie, en raison du grand nombre de *vendeurs de parchemin* qui y tenaient boutique. Il existe encore aujourd'hui dans le quartier Saint-Jacques une rue de la *Parcheminerie*.

Cependant, la fabrication des parcheminiers français n'étant pas en rapport avec les besoins toujours croissants, le prix de cette denrée s'éleva peu à peu, et le parchemin se vendit bientôt à prix d'or. Il devint même si rare dans certaines contrées de l'Europe, qu'en 1120, le moine Martin Hughes, chargé par son couvent de faire une copie de la Bible, — car vous savez que l'invention de l'imprimerie ne date que de 1434, — ne put trouver dans toute l'Angleterre le vélin nécessaire à son travail.

C'est vers le milieu du treizième siècle que fut importé en France le véritable papier de pâte, tel qu'on le fabrique aujourd'hui. Les Chinois, dont la civilisation remonte à la plus haute antiquité, bien que fort arriérée aujourd'hui, sous beaucoup de rapports, connaissaient l'art de fabriquer le papier de pâte, plusieurs siècles avant notre ère; seulement, au lieu d'employer comme nous, des chiffons, ils se servaient des fibres du bambou et du mûrier, et de la bourre de soie. L'usage de ce papier passa de l'empire Chinois en Perse, où le trouvèrent les Arabes, lorsque ceux-ci s'emparèrent de ce pays en 652. Seulement, les arabes substituèrent au bambou et à la soie le coton plus commun dans leur pays. Le coton pilé et réduit en pâte était étendu sur un châssis où il s'égouttait et donnait des feuilles d'un papier solide, souple et blanc, capable de soutenir la plume et propre à former un livre.

Vers la fin du huitième siècle, les Arabes tentèrent de naturaliser le cotonnier dans le midi de l'Espagne et ils y introduisirent en même temps la fabrication du papier coton. Plus tard, les Espagnols reconnaissant qu'ils pouvaient se servir du lin, fort commun dans le royaume de Valence, imaginèrent de l'employer, ainsi que des chiffons de linge, pour fabriquer le papier, au lieu du coton, dont la culture réussissait difficilement chez eux, et qu'ils étaient obligés de tirer des pays étrangers. De l'Espagne, ce papier de chiffons se répandit dans les autres contrées de l'Europe.

Selon certaines traditions, les premières manufactures de papiers auraient été établies en France, sous saint Louis, au temps des croisades, par trois habitants de l'Auvergne, qui, pendant une longue captivité, avaient appris les procédés employés par les Arabes pour faire le papier; et les

apportèrent dans leur pays natal. On va même jusqu'à citer leurs noms: ils s'appelaient Montgolfier, Malmaide et Falgnerolles, noms célestes, encore aujourd'hui, dans l'industrie de la papeterie; mais on ne sait rien de positif à cet égard. Quoi qu'il en soit, le plus ancien document français sur le papier de chiffons que l'on connaisse aujourd'hui est une lettre du sire de Joinville au roi Louis IX; elle porte la date de 1270.

Malgré les avantages qu'il offrait sur le parchemin, le papier de chiffons fut très-long à le remplacer. Sa fabrication ne commença à prendre une réelle importance en France, qu'après l'invention de l'imprimerie au quinzième siècle.

C'est donc avec des chiffons que l'on fabrique aujourd'hui le papier; et ne croyez pas que ces feuilles si blanches, si nettes, si polies, soient faites avec des chiffons neufs et propres, des déchets et des coupures de toile. Non, ces jolies feuilles proviennent le plus souvent de sales chiffons, de haillons, objets jetés au coin de la borne, et ramassés la nuit par le chiffonnier, parmi les immondices de la rue. Tous ces débris sans nom ont été du linge, depuis la plus fine batiste jusqu'au torchon le plus grossier. Ceci a été une robe de bal ou un mouchoir brodé, cela un morceau de la voile de navire ou un bout de cordage. La mode et l'usage ont fait rejeter la robe et le mouchoir, la tempête à déchiré les voiles du navire, et ces débris informes, en passant par la hotte du chiffonnier, sont allés remplir la cuve du fabricant de papier, d'où ils sont sortis sous la forme de belles feuilles blanches.

Mais par quel miracle de la science a pu s'opérer une semblable transformation? — Pour mieux vous le faire comprendre, Mesdemoiselles, nous allons, si vous le permettez, chercher ensemble la nature et l'origine de cette substance.

Si vous arrachez de terre une plante quelconque, ou si vous coupez une jeune branche sur un arbre, et que vous fendiez la tige dans sa longueur, vous verrez qu'elle se compose de filets blancs ou fibres tenaces, placées les unes à côté des autres, et formant des faisceaux plus difficiles à rompre en travers qu'à séparer longitudinalement. Entre ces fibres est répandue une matière molle, spongieuse, plus ou moins verte ou blanche suivant l'âge de la tige. Ces filets blancs ou fibres tenaces forment la partie solide du végétal et la matière molle et spongieuse est le parenchyme ou tissu cellulaire de la plante. — Si, à l'aide d'un instrument grossissant, d'une loupe ou d'un microscope, nous examinons cette pulpe intérieure, nous aurons sous les yeux une figure qui nous rappellera assez exactement le merveilleux travail des abeilles, c'est-à-dire une succession de petites chambres ou cellules formées par une membrane mince et transparente et collées les unes aux autres par leurs parois, de manière à former un tissu solide. Dans toutes les plantes, l'organe élémentaire est un tout petit globule, une cellul-

qui, empilée par myriades et myriades, forme toutes les parties du végétal. Dans le parenchyme, ou tissu cellulaire proprement dit, les cellules conservent leur forme ovoïde; mais dans d'autres circonstances, ces cellules prennent une forme allongée ou s'ajustent bout à bout pour constituer les fibres et les vaisseaux, et comme ces fibres ont pour but de consolider l'édifice végétal, elles s'encroûtent d'une matière dure, connue sous le nom de ligneux, et constituent le bois.

Mais quelle que soit leur forme, leur transparence ou leur aspect, cellules ou fibres sont formées de la même substance, la *cellulose*. Toutes les parties de la plante, tige, feuilles, fleurs, fruits, écorces, bois ou moëlle sont toujours formées de cellules ou de fibres, et, par conséquent, le fond de la structure est toujours de la cellulose.

Les végétaux puisent leur nourriture à la fois dans l'atmosphère et dans le sol; dans l'atmosphère par les feuilles et dans le sol par les racines, et mélangeant, associant, combinant les matières premières arrivées par ces deux voies, ils préparent la purée gommeuse, la sève qui les nourrit, et c'est avec la sève que la plante fait ses cellules et ses fibres; ce sont les moëllons de l'édifice végétal.

C'est avec les fibres longues, souples et tenaces de certains végétaux, que sont faites les toiles dont nous nous vêtions. Les tissus de luxe, batiste, tulle, gaze, dentelles, sont empruntés à l'écorce du lin; les tissus plus forts, jusqu'à la toile à voile, sont retirés de l'écorce du chanvre. Quant au cotonnier, ce premier des fileurs, il ne tient pas ses fibres textiles dans sa tige, mais bien dans la coque de ses fruits. Le coton n'est que de la cellulose d'une grande pureté; il est formé de filaments cellulux d'une blancheur parfaite et exempt de toute matière étrangère. Celle, au contraire, qui forme le bois, le tronc des arbres est la moins pure de toutes; et dans certains bois lourds et durs, comme le chêne et l'orme, la matière incrustante est plus abondante que la cellulose. Les bois blancs et légers, tels que le bouleau et le peuplier sont plus riches en cellulose.

La cellulose est une substance insoluble, résistante, presque inaltérable. Les acides les plus violents ont seuls une action sur elle; l'acide sulfurique la transforme en sucre, l'acide nitrique en coton poudre. Il faut donc une puissante action pour modifier la cellulose; c'est une matière qui résiste énergiquement à toutes les causes de destruction. Cette inaltérabilité est providentielle, ses qualités la rendent propre à une foule d'usages; mais il faut pour cela la débarrasser des matières qui l'encroûtent et altèrent sa blancheur naturelle. On arrive à ce but par des battages, des lessivages et par l'action de certains agents chimiques.

Les fibres qu'elle forme donnent alors la filasse qui, transformée en fils, sert à faire les dentelles et cette grande variété de tissus qui portent le nom de toiles. Ces tissus servent à une foule d'usages et sont soumis à de nombreuses causes de destruction; lessivages avec la cendre corrosive, contact avec l'acreté du savon, coups de battoir, exposition au soleil, à l'air, à la pluie. Enfin les voilà déchirés en lambeaux, tachés, souillés d'impuretés de toutes sortes, jetés au coin de la borne comme inutiles. Mais alors ces débris, ces haillons jugés inutiles, deviennent la matière première d'une nouvelle source d'industrie. Ramassés par le chiffonnier dans les tas d'ordures, ils sont livrés tels quels au marchand de chiffons en gros, qui les trie et les revend au fabricant de papier.

Là, les machines s'en emparent, des griffes d'acier les cisailent, les déchirent, des cylindres les triturent, les broient dans l'eau, les réduisent en purée. La bouillie est grise, il faut la blanchir; on fait alors intervenir de violentes drogues qui altèrent ce qu'elles touchent et, en moins de rien, la font blanche comme la neige. La voilà revenue à l'état de fibres végétales, de cellulose pure; et ces fibres, unies et entre-croisées par le feutrage qu'on fait subir à la pâte, donnent ces feuilles blanches si souples et si solides qui constituent le papier. La toile et le papier ne sont donc que de la cellulose.

J. PIZZETTA.

(A suivre.)

BIBLIOGRAPHIE

(Pour l'achat des livres dont nous rendons compte, prière de s'adresser directement aux Libraires-Éditeurs.)

LA VIERGE LORRAINE, JEANNE D'ARC

PAR MADAME LA BARONNE DE CHABANNES (1).

Nous avons récemment parlé de l'héroïne lorraine à propos de sa dernière histoire, made-

moiselle Edmée Pau; nous revenons encore sur ce sujet, qui intéresse toute âme française, toute âme chrétienne; ce sujet glorieux & navrant, auquel le dix-neuvième siècle a appliqué toutes les lumières que la science historique & l'étude des sources ont pu lui fournir. Pendant près de quatre cents ans, on ne s'est guère occupé de

(1) Paris, Plon, rue Garancière, 10. Prix : 3 fr. 50, franco.

Jeanne d'Arc, de cette fille admirable que la Grèce eût invoquée; quelques statues à Rouen, à Orléans, à Saint-Riquier (1), un poème de Chapelain qu'on ne lit plus, un beau quatrain de mademoiselle de Gournay, quelques lignes de Bernardin de Saint-Pierre (nous ne parlons pas de Voltaire & pour cause); voilà les hommages littéraires & artistiques que les plus beaux temps de la monarchie ont consacrés à celle qui soutint la couronne à la pointe de son glaive & qui réveilla dans le royaume des lys la foi aux descendants de Hugues Capet. Notre pauvre siècle s'est montré plus juste & plus intelligent à la fois; Jeanne d'Arc y a trouvé de nombreux amis, poètes et artistes ne lui ont pas fait défaut, et elle a eu d'éloquents historiens, qui ont fouillé dans l'histoire, qui ont minutieusement interrogé les dossiers du procès de Rouen, et qui, épris d'amour pour cette idéale figure, lui ont érigé un monument vraiment digne d'elle. Après les Wallon, les Michelet, les Guizot, les O'Reilly, après les admirables panégyriques de monseigneur Dupanloup, de monseigneur Pie, de monseigneur Gillis, l'ouvrage de madame de Chabannes trouve encore sa place & mérite un succès.

L'auteur a compulsé tous les ouvrages qui ont traité de Jeanne d'Arc; elle n'a négligé aucun document; elle a surtout consulté avec fruit les actes de ce procès cruel qui a conduit, par ses subtilités judiciaires, l'innocence sur le bûcher, & connaissant à fond son sujet, elle l'a dépeint comme elle le voyait, avec amour, avec enthousiasme. Vierge inspirée, & simple cependant comme une fleur des champs, guerrière intrépide, experte tout d'un coup dans cet art des combats qu'elle apprit le jour où elle saisit une épée; chrétienne fidèle, exemplaire, victime résignée, martyre courageuse, Jeanne d'Arc revit dans ces pages avec tous ces dons extraordinaires qui font d'elle une figure unique dans l'histoire des nations; madame de Chabannes raconte ses actions & les chante tout à la fois; un souffle religieux & patriotique anime ce livre; il est tour à tour une idylle naïve, une épopée saisissante, un drame lugubre. Tout ce qui entoure Jeanne d'Arc lui est inférieur: le faible & ingrat Charles VII, les chevaliers à l'humeur légère, les Anglais vindicatifs, les juges astucieux & barbares font ressortir l'éclat de cette âme pure & sainte, de cette libératrice de la France qui, espérons-le, sera un jour placée sur les autels auprès de Geneviève, la sainte bergère, & de Clotilde la sainte reine. Un des évêques qui ont donné leur approbation au bel ouvrage de madame de Chabannes termine en disant: « L'autorité des documents, la solidité des preuves, la grâce et l'entrain du récit, la pureté de la doctrine, l'élé-

vation des sentiments, le parfum de piété qui s'exhale de ce livre en font une œuvre qui ne convient pas moins aux familles chrétiennes, aux maisons religieuses, aux lecteurs de tout âge qu'aux érudits, aux hommes de lettres & surtout aux vrais amis de la France. »

Nous n'ajouterons rien à ce bel & juste éloge.

M. B.

ARMELLE TRAHEC

PAR MADEMOISELLE Z. FLEURIOT (1).

Nous acquittons une dette envers nos lectrices en leur parlant de l'intéressante suite que mademoiselle Fleuriot a donnée à son dernier roman: *Les Pieds d'argile*. Nous retrouvons, dès le début du livre, Armelle mariée depuis dix ans; nous la retrouvons toujours la même, égoïste & orgueilleuse, sèche & dure, toujours regrettant son père & son domaine, & portant sur son fils Gunstan cet amour jaloux, le seul dont elle soit capable, qu'elle avait autrefois pour son père. Elle le gêne, le couve, l'adore, le malmène, & fait si bien, qu'arrivé à vingt ans, Gunstan veut échapper à son joug & se décide à se marier. Tout naturellement, il refuse les partis que sa mère lui propose, & il choisit la seule femme peut-être dont elle était en droit de rejeter l'alliance; il choisit la sœur de Delphine Marinty, celle qui a dépouillé Armelle du domaine paternel. Ici, je l'avoue, je plains Armelle, & je ne suis pas étonnée qu'elle refuse son consentement. Son fils, qu'elle n'a pas habitué à obéir, rompt avec elle, & Armelle, désespérée, attend sur la grève la mer montante qui mettra fin à sa vie & à ses chagrins. (N'y a-t-il pas dans ce suicide projeté, une réminiscence de Victor Hugo?) Un prêtre, figure très-finement touchée, est averti, & usant de la double autorité du sacerdoce & de la parenté, il arrache Armelle à la mort & la convertit: le

Je vois, je sais, je crois, je suis désabusée,

se trouve sur ses lèvres, & elle se soumet aussitôt aux actes les plus difficiles, que la plus surnaturelle vertu pourrait exiger. Non-seulement elle pardonne à Delphine mourante, mais elle accepte sa sœur pour bru; elle lui donne, ainsi qu'à son fils, ce château de Kertan, son bien & son amour; elle autorise sa fille Nola à entrer en religion & elle se dévoue toute aux pauvres & à Dieu. La grâce seule a fait cette œuvre; le raisonnement humain, l'expérience de ce qu'est notre pauvre cœur sans Dieu, n'y sont pour rien; j'aurais préféré que les lumières de la raison & les touches

(1) Sous le portail de l'abbaye de Saint-Riquier, dans la Somme, on voit encore une belle statue de Jeanne d'Arc, en habit d'homme & la chaperon sur la tête. Elle a un visage beau & triste.

(1) Chez Lecoffre, 90, rue Bonaparte, Paris. Prix: 2 fr. 30, franco.

secrètes du repentir convertissent Armelle plutôt qu'un miracle; la leçon, ce me semble, eût été plus complète. J'aurais voulu aussi que le souple crayon de mademoiselle Fleuriot nous dessinât le caractère de Delphine, & celui de sa sœur, dans quelques-unes de ces scènes spirituelles qu'elle crée si bien; ces deux figures importantes restent trop dans la coulisse; ce n'est pas assez d'indiquer un caractère dans ses résultats, il est bon de l'analyser dans son principe. — Après cette légère part donnée à la critique, disons que ce nouveau volume est plein d'esprit, de foi & de gracieux détails; les paysages bretons ont un charme particulier sous la plume de mademoiselle Fleuriot; on voit qu'elle les a connus & aimés; le dialogue est vif, souvent heureux, & la religion donne à cet esprit aimable, rieur, une gravité & une autorité remarquables. Nous recommandons ce bon livre à toutes celles qui nous lisent.

M. B.

LETTRES D'UNE JEUNE IRLANDAISE

PUBLIÉES PAR MARY O'NEALY (1).

Un jour, la reine Marguerite, femme de saint Louis, se mit en colère. On venait de lui apporter une boîte, si bien ornée, si bien dorée, qu'elle la crut pleine de reliques, & aussitôt, remplie de dévotion, elle se mit à genoux pour les vénérer; une de ses dames ouvre le coffret, & y trouve seulement de belles étoffes d'Orient, des satins & des damas; de reliques point. La reine s'écria : « Maujour au sénéchal, qui me fait agenouiller devant ses camelots; cuidant que c'étaient des reliques ! »

J'en dirais volontiers autant du livre dont le titre se trouve plus haut. En lisant les premières pages, j'ai cru trouver une de ces révélations intimes, un de ces legs d'outre-tombe auxquels nous avons

(1) Chez Didier, quai des Grands-Augustins, 35.
Prix : 3 fr. franco.

dû la connaissance de tant de belles âmes & de nobles actions; il semblait qu'Eugénie de Guérin, la comtesse Adelstan, Alexandrine de la Ferronays eussent trouvé en Georgina une sœur & une émule. Peu à peu le luxe des citations, en diverses langues, qui révélaient la femme lettrée par vocation plutôt que la femme du monde, une certaine exagération dans la peinture des vertus & des sacrifices, un je ne sais quoi, enfin m'avertit que les *Lettres d'une Jeune Irlandaise* étaient une œuvre littéraire, créée à loisir, & non la confidence naïve & spontanée d'un jeune cœur. Pastiche réussi, intéressant si l'on veut, mais pastiche enfin; & quelqu'adroit que soit le pseudonyme, il ne nous serait pas difficile de deviner le véritable nom de l'auteur.

Nous ne discuterons pas ici l'opportunité d'un pareil travail; nous n'agiterons pas la question délicate: peut-on, ou non, imiter, contrefaire ces aveux, ces confidences, écrits pour soi-même ou déposés dans un cœur ami & voler en quelque sorte l'émotion que la vérité seule devrait provoquer? Nous ne demanderons pas si à une œuvre d'imagination, à un roman, tranchons le mot, il ne vaudrait pas mieux laisser franchement son cachet spécial, & ne pas chercher à frauder l'émotion & la bonne foi du lecteur, en l'édifiant par des actes de pure invention, en l'attendrissant sur des malheurs supposés, revêtus de tous les caractères de la vérité; (préface, épilogue, notes, tout a pour effet, pour but d'abuser le lecteur). Nous doutons, disons-le, & cette question de littérature légale nous préférons ne pas la trancher; nous nous bornerons à louer la forme de ce travail, où l'érudition, la piété, les sentiments de famille sont souvent exprimés avec charme.

Le meilleur éloge que nous puissions faire de ce livre, c'est l'espèce de chagrin que nous avons eu en découvrant que Georgina & sa famille n'avaient pas existé, & que tant de beautés morales n'étaient que l'œuvre d'une plume habile, — et, ajoutons-le, d'une plume chrétienne.

M. B.



LETTRES A NATHALIE

DEUXIÈME SÉRIE

DOUZIÈME LETTRE

DE LA DISTRACTION

Ma chère Nathalie,

J'ÉPROUVE une véritable tristesse à me retrouver tout seul à Boulogne. Vous savez quels funestes souvenirs j'y retrouve. L'âme a beau faire un effort pour se dégager des liens matériels, elle s'y sent retenue malgré elle. Ces chères âmes qui nous ont quittés, n'ont point à nous abandonner une seconde fois. Depuis le temps où le bon Dieu nous les a prises, nous n'avons point cessé de ressentir chaque jour la perte que nous avions faite. C'est la plus grande & la meilleure partie de mon âme qui a été ainsi transportée au ciel. En dépit de tous ces raisonnements, la douleur se réveille avec plus de force lorsqu'on se retrouve en présence de certains aspects. Cette mer, cet horizon, que nous avions contemplés ensemble, déterminent dans la mémoire une résurrection du souvenir. Toute cette nature sévère & grandiose, ces perspectives que l'on a admirées, ces émotions qu'on a ressenties, nous apparaissent comme le cadre d'un tableau dont la chère image serait absente. Hélas ! cet aspect lui-même, malgré la stabilité mensongère de son aspect, ne laisse pas d'être fugitif & mobile. Les flots qui viennent baigner cette grève ne sont plus ceux que nous avons vus. Il semble aux âmes superficielles que la nature demeure immuable tandis que le cœur de l'homme changerait avec le temps ; c'est au contraire la matière qui se renouvelle constamment sous son immobilité apparente, & c'est le cœur de l'homme qui conserve en proportion de sa puissance d'aimer & de souffrir, les sentiments qui lui ont été donnés pour le soutenir ou l'éprouver.

Je n'ai pas besoin de vous dire, Nathalie, combien vous me manquez dans ces douleurs que chaque jour renouvelle. J'aurais voulu, comme

l'année dernière, pouvoir venir vous prendre le matin, vous emmener à mon bras le long du rivage, à l'heure où le soleil commence à monter à l'horizon. Je trouve qu'à ces premières heures du jour, la conversation a quelque chose de plus recueilli, de plus grave. On se sent moins disposé à prononcer de ces paroles inutiles qui font nombre sans rien ajouter au sens. Le soir, au contraire, on dirait qu'il y a dans les entretiens un peu d'émotion nerveuse & comme une sorte d'entraînement auquel on n'est pas absolument maître de se dérober.

Je vous fais compliment, Nathalie, sur l'excursion que vous entreprenez. Vous aurez beaucoup à voir & par conséquent beaucoup à apprendre en Belgique & dans les principales villes du nord de la France. Voyageant d'ailleurs, comme vous le faites, au nombre de cinq ou six, tous amis & parents, sous la conduite de votre oncle, vous éviterez jusqu'à l'impression quelque peu pénible de l'isolement & d'une espèce d'exil, dès qu'on se sent sur un sol étranger.

Je parierais, ma chère Nathalie, que ma lettre vous étonne & qu'elle vous fait éprouver pour la première fois une espèce de bien-être & de soulagement. Voici donc, dites-vous, une lettre où mon honoré cousin se dispense de me sermonner, & m'écrit simplement sur le beau temps & la pluie, comme à la première personne venue.

Eh bien, non, vous n'y échapperez pas ; & j'ai justement aujourd'hui plus que jamais à vous adresser une petite morale. Vous savez quels sont les loisirs des baigneurs de mer, pour un homme qui ne va ni au bal, ni aux soirées, ni aux salons de jeu. Je vous donne tout le temps qui ne m'est pas pris par les concerts. Je ne vous le donne pas, Nathalie, je vous en accable.

J'ai précisément aujourd'hui cette bonne fortune que, pour vous dire des choses désagréables, tout à mon aise & sans que vous puissiez me répliquer, je suis en mesure de les adresser à votre bonne amie, mademoiselle Valentine de So-laize, dont vous avez tenu à me faire faire la connaissance. Je m'y suis résigné pour vous obéir, ma chère Nathalie ; je me loue fort des bons rapports qui se sont établis entre votre serviteur

d'une part, & le comte & la comtesse de Solaize de l'autre ; mais je puis bien vous dire, sans vous apprendre rien d'absolument nouveau, que, malgré la bonne grâce, la familiarité presque filiale, la confiance touchante que m'a témoignées votre amie, je n'ai pu guère lui rendre autre chose qu'une politesse bienveillante. Les relations de l'amitié, à mon âge, se nouent bien difficilement, surtout avec une aussi jeune fille. Cette affection paternelle que je vous porte, mon enfant, ne s'improvise pas, même avec la meilleure volonté ; il y faut la consécration du temps. Elle ne se donne pas seulement, elle se mérite ; & si, comme vous avez bien voulu me le dire plusieurs fois, vous en avez profité jusqu'à m'en devoir quelque reconnaissance, soyez bien persuadée qu'à mon tour, j'en ai été trop récompensé par l'attachement filial que je lisais dans votre cœur.

Il est bien entendu que vous ne ferez pas voir cette lettre à mademoiselle Valentine, & que vous ne la mettez jamais sur le chemin de mes réflexions. Je ne suis pas tenu de livrer mon âme à tout le monde. Tout ce que je puis vous dire emprunte à ma vieille amitié un caractère confidentiel, & je serais désolé de faire parvenir à mademoiselle de Solaize aucune parole, ou aucune insinuation qui parût ne pas répondre à la spontanéité & à l'effusion de ses avances.

Vous m'aviez un peu mis en garde contre votre amie, dans cette lettre que je reçus la veille de son arrivée à Boulogne-sur-Mer.

Vous n'aviez pas besoin d'ajouter en post-scriptum, que le temps vous a manqué pour vous relire. Il vous a même manqué pour vous exprimer suffisamment ; car j'ai été obligé de suppléer des mots absents dans votre texte & de compléter ainsi des phrases inachevées.

Au reste, Nathalie, ne vous inquiétez point hors de propos de mes restitutions ou de mes commentaires. J'ai une si grande habitude de votre esprit, que je vous sais, pour ainsi dire, par cœur ; souvent votre silence ou vos ellipses ne sont pas moins éloquents pour moi que vos paroles.

Vous m'aviez donné l'éveil sur votre amie par un mot que vous avez laissé tomber en passant. Vous n'y avez pas mis assurément toute l'importance que j'y attache.

Après m'avoir fait de mademoiselle de Solaize un éloge bien mérité, si j'en juge par ce que j'ai vu & entendu depuis trois semaines, vous ajoutez, comme un détail, cette remarque. Je vous la rappelle exactement, parce que votre lettre a été écrite avec trop de rapidité, pour s'être conservée dans votre mémoire.

« Valentine, me dites-vous, n'a qu'un défaut, & ce défaut, si l'on veut l'appeler de ce gros mot, » ne mérite guère qu'on s'y arrête. Elle est un » peu distraite, comme je le suis moi-même, » comme nous le sommes tous ou presque tous. » Ce *presque tous*, mon cher cousin, est à votre » adresse. De la même façon que vous faites des

» raisonnements et des conjectures pour me com-
» prendre, par charité, dans les défauts dont vous
» faites la critique, vous voyez que, tout au con-
» traire, votre cousine imagine des exceptions aux
» défauts les plus universels, et ouvre des paren-
» thèses tout exprès pour vous y offrir un refuge.
» Cela soit dit » ajoutez-vous encore avec une pré-
» caution superflue, » à titre de plaisanterie, puis-
» que mon cousin me permet cette liberté respec-
» tueuse. »

Vous avez mis le doigt, Nathalie, sur un défaut dont je désirais précisément vous entretenir. Celui-là, ma cousine, je vous assure que je ne l'invente pas, et je n'étends pas mes filets pour le seul plaisir de vous y prendre. Il est certain que vous êtes distraite, que vous l'avez toujours été un peu, que vos parents n'ont jamais cessé de vous en faire la guerre, & que vous avez toujours vécu entre la bonne volonté de vous en corriger et la faiblesse de vous y complaire.

Aujourd'hui, ma chère Nathalie, il est très-certain que, depuis quelque temps surtout, vous réalisez en plein, en ce qui concerne la distraction, la maxime célèbre de La Rochefoucauld : « On tire vanité des défauts dont on ne veut pas se corriger. » Je vous donne le sens ; car je ne suis pas très-sûr de citer exactement.

Vous avez fait, à ce qu'il me paraît, Nathalie, un véritable panégyrique, et je dirais presque une doctrine de cette imperfection. Vous lui avez trouvé non pas seulement des excuses, mais des raisons & presque un idéal.

Je n'invente rien, ma cousine ; vous vous êtes créé, sans vous en douter, un disciple, & je n'ai pas besoin de vous dire que ce disciple n'est autre que mademoiselle de Solaize. Mademoiselle de Solaize, comme il arrive en pareil cas, outre sans doute votre pensée et dépasse votre exemple. Il n'en est pas moins vrai qu'à chaque nouvelle absence, lorsqu'elle oublie les choses les plus essentielles, lorsqu'elle devient tout d'un coup inattentive aux sujets les plus sérieux, ou sourde aux interpellations les plus directes ; lorsque son père & sa mère, désolés de ce travers qui, faute d'être combattu, dégénère en habitude & en manie, lui adressent de justes représentations, mademoiselle Valentine ne manque point de citer l'autorité de sa chère Nathalie. Elle rapporte de vous des mots charmants, des paradoxes pleins d'esprit, des raisonnements tout à fait ingénieux, pour établir envers & contre tous que la distraction, bien loin d'être une infériorité de notre esprit ou un oubli de notre caractère, peut être considérée en quelque sorte comme le signe éclatant d'une intelligence exceptionnelle.

Entre nous, Nathalie, je soupçonne un peu mademoiselle de Solaize d'ajouter bénévolement son esprit au vôtre ; non pas que vous ne soyez fort capable d'en dire autant à vous toute seule, mais je ne reconnais pas assez dans tous ces paradoxes votre justesse d'esprit accoutumée, & ce solide bon

sens qui fait le fond de vos saillies même les plus étincelantes.

Mademoiselle Valentine n'est pas fâchée, comme il arrive souvent dans le monde, d'avoir un éditeur responsable. Je ne veux rien dire de désagréable pour une personne que vous aimez, mais il ne manque pas aussi de gens qui ne sont pas fâchés d'essayer sous le nom d'autrui leur propre originalité. Il en est de leur ballon d'essai comme de ces articles de journaux faits pour rester anonymes en cas d'insuccès, ou sûrs d'être reconnus & avoués s'ils réussissent.

La distraction, ma chère cousine, est en effet une maladie des grands hommes, lorsque les grands hommes en sont affligés. Il est très-certain qu'une intelligence entièrement absorbée par quelque problème d'un ordre supérieur, risque de perdre un peu de vue le monde réel & de ne pas y apporter une attention assez suivie, pour s'y maintenir sans encombre ni maladresse. On peut excuser dans une certaine mesure cette infirmité à laquelle le progrès de l'âge & l'excès des travaux de la pensée ajoutent beaucoup; mais il ne vient à l'esprit de personne, & en particulier il ne vient pas à l'esprit de ceux qui habitent ce monde élevé de l'intelligence, que ce soit là un avantage dont on puisse tirer vanité, ou un mérite dont il faille s'enorgueillir. Les doctes eux-mêmes savent bien vous dire que c'est là une infirmité dont ils souffrent, & non pas un avantage dont ils se targuent. Ils s'efforcent de réagir contre ce défaut, au lieu de l'agrandir par leur complaisance & leur vanité.

La main sur la conscience, Nathalie, est-il permis de faire le moindre rapprochement entre cette occupation de l'esprit par les problèmes de la science & cette impuissance dont nous ne pouvons méconnaître les effets dans notre distraction?

Si l'on voulait, à toute force, découvrir une similitude entre notre cas & celui de ces esprits supérieurs, il faudrait, je crois, renverser les termes de la proposition.

Pendant que les hommes de génie se laissent aller avec trop de complaisance à l'empoiement de leurs vigoureuses pensées, pendant que leur esprit se trouve introduit, par une intuition dont nous n'avons guère l'idée, dans des régions où n'atteint pas notre regard, il se trouve que leur attention se laisse prendre en défaut sur tel ou tel menu détail de la vie réelle. Cet esprit qui plane si haut, ne redescend pas toujours aussi vite que la circonstance le demande, & il n'est pas toujours assez promptement maître de lui pour retrouver le degré d'intérêt que comportent certaines préoccupations d'un ordre inférieur.

Il n'en va pas de même pour nous.

Ces distraits de parti pris, qui font état & vanité de prouver la supériorité de leur intelligence par l'étalage de cette orgueilleuse infirmité, ne prennent pas garde à ce qui se passe en eux. Ils ne voient pas jusqu'à quel point ils établissent le contraire de ce qu'ils s'attribuent.

Remarquez bien, ma chère Nathalie, que leur distraction ne porte pas le plus souvent sur certaines petites choses auxquelles ils donnent, tout au contraire, un soin particulier. Le fond de leur distraction n'est qu'une impuissance de penser d'une façon suivie, régulière & suffisante aux grands sujets qui intéressent la vie.

Ils sont distraits dans une conversation sérieuse, distraits pendant un discours élevé, distraits dans une lecture profonde, distraits à la fin d'une discussion trop forte & trop prolongée. Au fond, cette distraction qui, suivant eux, devrait être la marque distinctive d'un esprit disproportionné avec les détails de l'existence, se trouve être piteusement une sorte d'atonie, de faiblesse, d'infirmité. Ce n'est pas une main trop forte pour manier un roseau, qui se trouve maladroite à le tenir, mais un bras trop débile pour s'armer de la massue qui essaie en vain de la soulever.

Observez avec quelque attention ces intelligences dédaigneuses qui croient avoir tant de chemin à faire pour ramener leurs regards au niveau des simples mortels; leurs yeux n'ont pas, comme ils le croient naïvement, à s'abaisser, mais, au contraire, à se relever & à prendre leur direction du côté de la lumière dont ils se confessent incapables de supporter continuellement l'éclat.

Une fois que l'esprit s'est laissé aller avec quelque complaisance à cultiver ce défaut, l'impuissance gagne, la mémoire s'affaiblit, le raisonnement se perd. Il se fait une diminution évidente de la nature pensante; & de même qu'on est désormais incapable de soutenir le poids d'un souvenir ou d'un projet, on finit par étendre aussi aux menus détails cette même incapacité, ce même oubli, cette même divagation.

On arrive alors, Nathalie, en ce qui concerne les devoirs du monde, à ce résultat assez triste qu'on passe sa vie à faire des impolitesses dont la plus grande partie paraît préméditée. Il n'y a pas de jour où vous ne soyez exposée à commettre un acte désobligeant envers lequel votre sévérité ne tarirait peut-être pas si vous n'en étiez pas vous-même l'auteur.

A chaque instant, une personne âgée, respectable, envers laquelle vous pouvez avoir d'étroites obligations, vous demande un service peut-être fort léger, mais auquel elle attache d'autant plus d'importance. C'est une commission à faire, un renseignement à découvrir, une réponse à rapporter, moins que rien; & cependant, comme vous ne pouvez vous acquitter de cette prière, sans prendre aucun embarras, sans vous déranger de vos affaires, sans vous détourner de vos plaisirs, il est tout simple que, sur votre promesse formelle, on se croie en droit d'y compter & d'établir sur votre ponctualité tout l'édifice de ses combinaisons.

Le malheur de ceux qui ont une fois lâché la bride à cette infirmité de leur propre esprit, c'est qu'ils ont beau déployer dans une circonstance

donnée la bonne volonté la plus énergique, c'est qu'il ne leur suffit plus d'un seul acte de courage pour restituer à l'attention sa force première. Ce n'est pas trop de tout un système de précautions, d'une suite persévérante de mesures combinées en vue de ce résultat. Rendre la vie & la force à l'attention, c'est en quelque sorte reconstituer son propre esprit.

Comme vous le voyez, ma chère cousine, l'affaire

est d'importance; elle vaut la peine qu'on s'y arrête & qu'on s'en donne l'embaras. Aussi bien il se fait tard; ma lettre est déjà longue, & je trouve plus sage de remettre à demain notre entretien sur les moyens à prendre pour guérir cette infirmité de la distraction.

Votre bien affectionné cousin,

ANTONIN RONDELET.

LE MARIAGE DE THÈCLE

(SUITE)

XVII

Les Lauriers étaient fort brillants cette année-là : madame de Sénonges pouvait bien se passer de sa famille, de son frère qui voyageait au loin, de sa nièce qui avait brisé avec les siens, mais elle ne pouvait se passer d'amis ou de ce qui en tient lieu dans le monde; son salon de Paris abritait les artistes, les vieux beaux et les aimables douairières; sa maison des Vosges recevait les connaissances cosmopolites qu'elle avait dans tous les coins de l'Europe. Les uns quittaient Plombières ou Luxeuil, les autres descendaient des Alpes, d'autres étaient en route pour l'Italie, et tous s'arrêtaient dans son charmant cottage, et elle tâchait qu'il y eût toujours assez de mouvement et de bruit autour d'elle pour que l'ennui restât à la porte. L'ennui, la vieillesse, la mort, trois spectres qu'elle cherchait à écarter, — l'ennui, par les fêtes, la vieillesse, par les fards, la mort, en n'y songeant pas, — et qui, tous les trois, guettaient leur moment. Ce soir-là, les portes étaient bien fermées, aucune pensée fâcheuse n'osait pénétrer; huit ou dix amis devaient autour de la table à thé dont madame de Sénonges faisait les honneurs; une fenêtre ouverte laissait voir le profil de la lune au-dessus des grands bois; les odeurs silvestres entraient et parfumaient l'air; les rêveurs jouissaient et les causeurs jasaient; on parlait de voyages, conversation favorite de notre temps; madame de Sénonges projetait un nouveau séjour en Italie; tous ceux qui étaient là, oiseaux de passage, prompts à fuir devant les premières brumes, se disposaient à passer l'hiver au Caire, à Nice, à Alger. L'un d'eux, un Anglais, qui revenait des Indes et qui n'avait pas encore ouvert la bouche, dit enfin :

« J'ai vu ce matin la collection de M. d'Herzey,

c'est supérieurement beau, et ne le trouvant pas, je me suis permis de déposer ma carte de visite : il y attachera quelque prix.

— Je n'en doute pas, milord.

— Oh!... vous ne comprenez pas : ce n'est pas le morceau de carton, que je veux dire, c'est un kriss en pierre de jade, très-curieux, que j'avais apporté pour l'offrir à votre très-savant frère, madame.

— Je regrette vivement qu'il ne puisse pas vous remercier lui-même, milord.

— Il est toujours absent, ce cher comte, au diable vert ? demanda un vieil habitué du logis.

— Je ne sais trop où loge le diable vert, je sais seulement que mon frère est dans les régions de la mer Caspienne : il y poursuit ses études.

— Sans doute sur les migrations des peuples d'Orient en Occident, admirable sujet, oh ! très-admirable, dit l'Anglais.

— Il ne se laisse pas oublier en France, dit un autre interlocuteur, car le dernier numéro de la *Revue Scientifique* contenait un excellent article de M. d'Herzey sur les outils en pierre des Hébreux et des Égyptiens.

— Mon frère a épousé la science : c'est une belle-sœur fort jalouse que j'ai là : elle le veut tout à elle et me prive de la présence de mon bon Adalbert.

— Sa fille vous reste, madame.

— Oh ! je la vois peu ; elle est fixée à Paris, où je ne vais plus guère ; ses enfants, son mari l'absorbent... ils n'ont pas besoin de moi ; je les laisse à leur bonheur. Je ne suis plus jeune, je ferais ombre à ce charmant tableau.

— Vous n'irez donc pas à Paris l'hiver prochain, madame ?

— Probable que non : je suis devenue si frileuse que la vue seule des toits ruisselants de pluie ou

blancs de neige me transit : il me faut le soleil de Florence. Je vous le dis : je vieilliss...

— Oh ! madame ! »

Elle minauda un peu, démentant par la grâce du geste et la vivacité de la physionomie le sens de ses paroles ; toute cette petite tribu qui portait ses couleurs aurait volontiers juré qu'elle n'avait que trente ans ; on le lui redit, on le lui rima sur tous les tons, elle ne voulait pas davantage, et changea de conversation. Les petites nouvelles du pays vinrent sur le tapis ; un gentilhomme du voisinage, qui venait souvent le soir, chez madame de Sénonges, dit :

« Beaucoup de bruit dans Landernau : un banquier de B... a pris la fuite et suspendu ses paiements, ce qui n'a surpris personne ; il ruine tous ceux qui avaient leur confiance en lui... »

— Il n'y a de bon placement que la terre ou tout au plus les rentes sur l'État, dit madame de Sénonges, qui s'entendait en affaires. Cela n'atteint personne de nous ?

— Personne.

— N'y pensons plus alors : j'ai pour système de mettre à la porte de mon esprit toutes les idées tristes, lugubres, affligeantes : à quoi bon s'émouvoir pour ce à quoi on ne peut remédier ?

— Oh ! madame, philosophie d'Épicure que cela ! — Vous aimez les romans cependant ?

— Certainement... c'est un grand plaisir de pleurer sur des malheurs qui ne sont pas arrivés. On s'amuse sans scrupule. »

On disserta si longtemps sur les romans, on se perdit dans de telles comparaisons entre les romanciers anglais et français, que minuit avait sonné avant que les hôtes prissent congé ; madame de Sénonges resta seule, et jeta les yeux sur un journal qui contenait le récit du désastre financier dont on venait de parler ; un souvenir lui revint tout à coup, et elle se dit :

« Mais n'était-ce pas chez cet homme-là qu'était placée la petite dot de Thècle ?... c'est un grand malheur... Ah ! bôh ! Alexis travaillera... ils sont jeunes, ils s'arrangeront... Je voudrais bien être jeune... et ruinée ? non, non, jeune et riche, jeune et jolie, jeune et aimée, à la bonne heure ! »

VIII

Lorsqu'Alexis Lamblin reçut, des mains d'un notaire, les cinquante mille francs qui formaient toute la fortune maternelle de sa femme, il se trouva quelque peu embarrassé : il n'avait jamais vu tant d'argent réuni, et, tout à fait étranger aux spéculations de la finance, il ne savait que faire de ce trésor, qui lui était précieux, puisqu'il appartenait à Thècle. Il dit un mot de son embarras au notaire, mais le notaire chargé des intérêts de M. d'Herzey, ne se souciait pas de conseiller son gendre, et il répondit brièvement :

« Je n'accepte pas de dépôts d'argent, offrez cela à un banquier. »

Alexis trouva l'idée superbe ; il s'informa ; on lui dit que le banquier L... de B... avait la confiance de tout le pays ; il y ajouta la sienne ; les cinquante mille francs furent placés à la banque, et, pendant plusieurs années, l'intérêt en fut exactement servi. Alexis n'avait jamais conçu une inquiétude sur cette petite fortune, et lorsqu'un jour, à Sceaux, occupé à déjeuner dans un restaurant, il lut, par désœuvrement, un journal en date d'un mois déjà, et qu'il y trouva cette nouvelle, il crut recevoir un coup de massue sur la tête. Il oublia son repas, il laissa sur la table son portefeuille de dessins et sortit comme un homme ivre ; l'hôte le rappela d'une voix rude : il paya, emporta ses esquisses, et alla s'asseoir dans un pré, la tête dans ses mains. Il pleura. Pourtant, il ne craignait pas la pauvreté : il l'avait connue, âpre et rude, durant son enfance, au triste foyer de son père que sa jeune mère avait trop tôt quitté ; il avait connu les privations, les regards de désir que l'enfant pauvre jette à la dérobée sur les riches étalages, sur les fruits ou les jouets ; plus âgé, il avait connu la lutte du pauvre qui veut se frayer un chemin, la carrière choisie contre le gré de la famille, les souffrances de l'artiste dont on veut faire un bureaucrate, de Pégase que l'on veut transformer en cheval de labour ; il avait jeûné pour acheter des crayons et des modèles, il avait travaillé à la dérobée, dans un grenier ; il avait connu le combat intérieur, le doute sur lui-même, le découragement dans ce désert d'hommes, où si peu de voix amies le reconfortaient ; il avait vendu à vil prix, pour vivre, ses premiers dessins et ses premières toiles ; il se souvenait des leçons dans un pensionnat borgne, bien données et mal payées ; enfin, la pauvreté, pendant bien des années, fut sa compagne ; oui ! la pauvreté fière et gaie, associée au travail et à l'espérance ! il ne la craignait pas, il ne pouvait la craindre pour lui : son cœur la défiait bravement. Mais Thècle ! Il s'accusait de sa ruine, il se trouvait inepte, absurde, et à la pensée qu'elle pourrait souffrir, que cet argent manquera à un de ses besoins, à une de ses fantaisies même, il se sentait navré, et l'amour qu'il avait eu pour sa femme renaissait de ses cendres avec une nouvelle ardeur. Il la regardait jeune, belle, confiante, il oubliait ses dédains et ses ignorances, et il se regardait comme un indigne qui n'avait pas su garder son bonheur. A l'aurore de son mariage, alors qu'il aimait avec toutes les illusions d'un premier et unique amour, il serait venu vers Thècle, il lui aurait dit : « Nous sommes ruinés, mais qu'est-ce qu'un peu d'argent, quand l'amour et la foi subsistent ? » Mais sa confiance avait reçu de cruelles blessures, et il craignait tant de se pencher sur l'abîme, de voir dans l'âme de sa femme un sentiment amer ou odieux, qu'il se décida à garder le silence sur ce qu'il venait d'apprendre. Il revint au logis avec son lourd secret.

Il ne pouvait le garder longtemps, et le hasard

lui épargna la peine de le dévoiler. Quatre ou cinq jours après, il reçut, pendant le dîner, une lettre — lettre d'affaires — qui le pria d'envoyer en personne ou d'envoyer à qui de droit une procuration pour la réunion des créanciers de la faillite L... Il lut cette courte lettre à deux reprises; Thècle l'interrogea: il balbutia quelques mots; elle saisit la lettre, la parcourut du regard, et s'écria:

« M. L... est en faillite: nous sommes donc ruinés! cela nous manquait! C'est bien cela, n'est-il pas vrai, Alexis? car je ne comprends pas grand'chose à ce jargon d'affaires.

— Oui, c'est cela, dit Alexis; tout n'est pas perdu peut-être, mais tout est bien exposé. »

Il avait l'air si malheureux, que Thècle eut peur et garda le silence, quoique les reproches, les questions aigres et tristes se pressassent sur ses lèvres. Elle ne dit pas grand'chose durant la soirée; deux demandes seulement prouvèrent les idées dont elle était obsédée:

« Nous ne recevrons plus l'intérêt de ma dot?

— Pas de sitôt.

— Et le grand tableau, la *Clairière*, n'est pas vendu?

— Malheureusement non. »

Les enfants voulaient jouer et babiller; elle les fit taire, on les mena coucher au plus vite et la soirée se termina ainsi.

Thècle ne dormit guère; elle rumina mille fois cette funeste lettre, elle ranima jour par jour, heure par heure, le passé, elle évoqua l'avenir et, après avoir réfléchi, considéré, comparé, elle trouva ceux qui avaient eu part à sa vie fort injustes, et elle-même fort à plaindre. Elle récrimina contre son père qui ne l'avait pas obligée à une union brillante, contre Alexis qui l'avait entraînée à une union indigne d'elle, contre sa tante qui l'avait mal conseillée, tous comparurent à son tribunal, tous — hors elle-même. Elle s'attendrit sur son sort, elle pleura sur soi, volupté assez délicate; elle se vit méconnue, déclassée, incomprise, pauvre, isolée; il lui sembla qu'elle allait mourir jeune — et elle s'endormit en pleurant.

Alexis avait vieilli aussi; la fierté, l'amour, la tendresse paternelle le tenaient éveillé, et il torturait son esprit pour trouver une issue à la voie difficile où il se trouvait engagé, lui et ces êtres faibles et chers qui lui étaient confiés. Autrefois, il se serait dit: le travail! qu'on me donne une toile et des pinceaux! Un découragement fatal s'emparait de lui, l'heure des ténèbres était sonnée, il doutait de ses forces, de son énergie, de son avenir; la volonté fière qui l'avait animé jadis avait disparu, et il se voyait, avec une douleur désespérée, défaillant, désarmé, demi-vaincu, au milieu du combat et en face de l'ennemi.

Le jour brilla enfin, et les fantômes de la nuit s'enfuirent par la porte de corne; Alexis se leva et envisagea sa position d'un oeil plus ferme; il monta à son atelier, il peignit quelques heures d'après

une esquisse qu'il avait rapportée de Sceaux, et quoique habituellement sévère pour son travail, il fut assez satisfait de lui ce jour-là. Thècle l'attendait d'un air morne, et elle lui dit brusquement, à brûle-pourpoint:

« As-tu de l'argent?

— Pourquoi donc?

— Parce qu'on est venu deux fois déjà réclamer le compte du tapissier, et parce que je dois de l'argent à la cuisinière. »

Alexis alla chercher le fond de sa caisse et l'apporta: la somme ne suffisait pas; Thècle la rejeta, fondit en larmes, et, dans un accès de colère nerveuse, elle adressa à son mari ces reproches amers et sanglants que les difficultés d'argent ont, plus que d'autres, le pouvoir d'exciter. Il l'écouta, pâle, les bras croisés et lui répondit seulement:

« Vous me faites beaucoup de mal et à vous beaucoup de tort. »

Le soir, il sortit et vendit la *Clairière* à un brocanteur qui lui demanda, au même prix, un autre tableau.

Les deux âmes qui s'étaient confondues, les deux êtres qui avaient cheminé parallèlement étaient dorénavant séparés par un abîme rempli de ronces et d'épines, et des semaines, des mois s'écoulèrent sans qu'il s'échangeât entre eux une parole intime, sans que la glace fût rompue, sans que l'amour et le pardon vinsent à s'embrasser dans une douce rencontre. Thècle ne sortait pas: elle lisait ou travaillait nonchalamment à quelque broderie; les petits enfants passaient la journée dans une école du voisinage, et Alexis gagnait laborieusement le pain du jour. Il faisait le soir un tour dans les allées du Luxembourg; là, il repassait, comme sur des feuilles fanées, sur tous ses rêves de jeunesse, de gloire, d'amour, de bonheur; il soupirait et se disait qu'il fallait porter en homme le fardeau, sans murmurer, jusqu'au bout, jusqu'à la tombe... Quelquefois, il montait un instant chez la tante Lamblin; cette visite le reposait, et cependant ni Camille ni sa mère ne l'interrogeaient; et un jour, un seul, il avait élevé une plainte et dit le nom de sa femme avec un accent de colère, elles l'avaient arrêté, sa tante avec un mot de reproche, Camille avec un regard de supplication. Il ne leur disait rien, mais là, du moins, il se sentait plaint, et leur silencieuse sympathie lui était une douceur et un encouragement.

XIX

L'hiver s'avancait, et un matin, par un temps clair, M. Reyville grimpa lestement les cinq étages qui menaient à l'atelier d'Alexis. Alexis, la palette en main, peignait un petit tableau de chevalier, déjà très-avancé, et qui faisait penser à la belle élégie de Gray: c'était un cimetière de village: les murs gothiques d'une petite église jetaient une ombre douce sur le gazon des morts qu'enserrait

une haie vive ; quelques saules se penchaient sur d'humbles croix, un chien couché sur un monticule de terre, l'œil triste et abattu, semblait envoyer une plainte désolée à l'ami qui n'était plus. C'était la seule créature vivante qui animât cette toile.

« Pour le salon ? demanda M. Reyville.

— Non, pour un marchand.

— Il est donc vrai que tu n'exposeras pas cette année ? Ceci est joli cependant, tes saules sont bien traités, et si tu voulais exposer, je te promettrais un succès. Ton chien ferait pleurer les bonnes gens, et les connaisseurs apprécieraient la solidité de ta peinture.

Alexis posa sa palette, et regardant son ami en face, il lui dit :

« Ne me tentez donc pas ! est-ce que je suis encore capable d'avoir un succès ? regardez toutes ces ébauches, et vous verrez bien que je suis un homme fini, fini, bon tout au plus à gagner de quoi vivre. »

M. Reyville examina méthodiquement une pile d'esquisses et de dessins jetés par terre ; il les classa, en mit quelques-uns à part, et après ce travail, il dit à Alexis qui le regardait d'un air sombre :

« Je ne pense pas comme toi ; il y a de très-bonnes choses dans ces pochades, quelques-unes feront de beaux tableaux ; tiens : ce pré au soleil couchant, cette route ravinée avec ses arbres tourmentés, le moulin, tout cela ne demande qu'un peu d'étude ; tu n'es pas un homme fini, mais... »

— Mais ? achevez !

— Tu as du chagrin, voilà tout. Écoute, Alexis, je t'ai toujours aimé en frère aîné, tu le sais ?

— Oui, et je vous en suis très-reconnaissant... je n'ai rien oublié, soyez-en bien sûr... »

Il serra la main du sculpteur et le regarda avec des yeux aussi tristes que ceux du chien de son tableau.

« Voyons, mon ami, répondit M. Reyville, parlons à cœur ouvert. Tu sais ? il faut parfois débarrasser la blessure pour sauver la vie du blessé. Tu n'es pas heureux ? ton mariage ne t'a pas donné ce qu'il promettait. Madame Thècle est un peu dédaigneuse, un peu susceptible, un peu égoïste ? ce n'est pas le cœur fidèle et fort que tu avais rêvé ? et tu désespères de toi-même parce que tu n'es pas content d'elle ? Dante a les ailes coupées parce que Béatrice n'est pas un idéal. »

Alexis secoua la tête et répondit :

« Vous dites la vérité en riant. J'avais mis tous mes œufs dans ce panier, toutes mes espérances sur cette tête ; maintenant que Thècle m'est apparue dans sa réalité, toujours belle, mais la beauté ne suffit pas à celui qui aime, belle, mais dure, hautaine, égoïste, maintenant qu'elle a blessé, à propos d'argent, mon cœur et ma fierté, maintenant qu'elle regrette notre mariage, et qu'elle me l'a dit, je me dis aussi : à quoi bon travailler ? bien-

tôt je me dirai : à quoi bon vivre ? je voulais un peu de gloire pour elle, mais la renommée ne la contenterait pas... elle aime mieux les petites vanités et les petits plaisirs.

— C'est une enfant gâtée, dit M. Reyville, comme sa chère tante de Sénonges... cependant comme elle est jeune, elle vaut un peu mieux ; il y a peut-être du ressort en elle. Les enfants ?

— Je lui aurais tout pardonné, dit Alexis avec vivacité, si elle avait aimé les enfants, mais l'amour maternel ne s'apprend pas dans les romans.

— Est-ce que rien de sain peut s'apprendre dans les romans, mon cher ? on y apprend le dégoût de sa situation, l'indifférence pour papa et pour maman ; on s'y sature d'ennui pour la vie réelle et d'incapacité pour tout ce qui ressemble ici-bas à une obligation. Madame Thècle a cru que tu allais lui faire une vie de déesse, dans les nuages, encensée, adorée, et quand il a fallu descendre à terre, elle a crié à la trahison.

— Oui, oui, dit Alexis en rêvant tout haut, aucune affection véritable, aucune idée du devoir... pourtant, elle est femme, elle est mère...

— Veux-tu m'écouter ? nous perdons notre temps en jérémiades inutiles. Tu es père, tu te dois à tes enfants, tu te dois à ta femme aussi, car ses négligences et ses dédains ne te dégagent pas de tes obligations. Prends un parti vigoureux : éloigne-toi d'elle pour quelque temps, tâche de reconstituer sa petite fortune, montre-toi homme, homme capable et énergique... pendant que tu agiras ta femme réfléchira et, qui sait ? te regrettera.

— Mais le moyen ? où aller ?

— Ah ! voilà : c'est là que je voulais en venir. Je connais dans la Gironde une espèce de riche homme d'Aragon, opulent, magnifique, et qui, entr'autres vertus, a celle d'aimer passionnément son pays natal. Or, il désire avoir, de la main d'un bon peintre, une collection de vues de cette chère Aquitaine : c'est un clocher à Confolens, une pinède à Arcachon, une, deux, trois vues de la Garonne, le château de Montaigne et celui de Montesquieu... et *tutti quanti*... il me prie de lui envoyer un peintre, un homme de talent, qu'il paiera princièrement. Je te choisis, Alexis, je t'envoie...

— Mais-ai-je ce qu'il faut ? si vous saviez combien je doute de moi !

— Grand enfant ! je réponds de toi, corps pour corps, que cela te suffise. Tu peins à merveille l'architecture, je n'en veux d'autres preuves que ce mur et ces vieux pignons de ton cimetière ; tu lui peindras ses ruines romaines, gallo-romaines, gothiques, tout ce qu'il voudra, je réponds de ton talent et de la satisfaction de ton Mécène. Tu reprendras foi en toi-même, tu nous feras quelque belle œuvre inspirée par le soleil du Midi, et Thècle verra que tu es digne d'être aimé pour ton cœur et honoré pour ton talent.

— Vous me faites du bien, répondit Alexis. Si elle voulait ?

— Descendre de ses hauteurs et devenir une bonne femme, tu serais fou d'elle, c'est entendu ! mais arrivons au fait : acceptes-tu ?

— Oui. »

M. Reyville ouvrit son portefeuille en souriant, et en tira un papier timbré :

« Voici le traité, dit-il, mon siège était fait. Lis et signe. »

Les conditions étaient royales ; Alexis signa avec joie.

« Merci, dit-il à son ami, je crois que vous me sauvez la vie. J'étouffais dans Paris, je mourais de chagrin ; je me condamnais à un labeur de manœuvre ; je vais respirer, peindre de nouveaux horizons, et ne plus travailler, jour et nuit, pour un juif qui me marchandait.

— Et madame Thècle ? veux-tu que nous allions lui annoncer la nouvelle ?

— Franchement, dit Alexis en souriant pour la première fois, je ne serai pas fâché que vous me

veniez en aide. Comment prendra-t-elle mon départ ?

— Annonce-le lui tout simplement, avec fermeté et douceur ; je me chargerai de lui en faire voir les beaux côtés.

— Et mes petits enfants ?

— C'est pour leur avenir que tu travailleras. Des succès d'argent et de talent te relèveront aux yeux de ta femme et même, aux yeux de ton beau-père. Et, j'ai gardé ceci pour la fin, quand il reviendra de son expédition en Asie, je tâcherai de faire agir sur lui, par un de ses vieux amis qui est aussi mon ami, et de te réconcilier avec lui, afin que tu arrives enfin à une position nette. Tu mérites d'être heureux, Alexis, et nous tâcherons qu'un honnête homme comme toi ne désespère pas de la Providence.

MATHILDE BOURDON.

(La suite au prochain numéro.)

LA PETITE AMAZONE

(Fin.)

VI

Maurice avait eu le délire pendant plusieurs jours, mais à présent il allait mieux, il commençait à parler, à rassembler ses idées, à chercher à se rendre compte de la situation. Néanmoins, il n'était point encore de sens rassisi ; il voyait les choses sous un faux jour, & il ne trouvait aucun enchaînement entre les causes & les effets.

Il se souvenait bien d'avoir été blessé, d'être resté longtemps couché au bord de l'Ognon, d'avoir été ensuite transporté au village voisin, & déposé sur de la paille dans une grande chambre nue ; mais ici ses souvenirs devenaient si confus, qu'il ne distinguait plus la réalité du rêve. Il lui semblait que Cécile Landry était entrée tout à coup, avait regardé sa blessure d'un air dédaigneux, & s'était enfuie en jetant des cris d'épouvante & en faisant des signes d'aversion. Puis, à la place de Cécile, il avait aperçu dans son délire une douce figure d'ange, aux blonds cheveux bouclés & aux yeux d'un bleu céleste. Maintenant, c'était une femme en deuil, courbée par l'âge, qui donnait des soins à Mau-

rice. Elle était là, immobile, silencieuse, assise auprès d'une fenêtre, dans un grand fauteuil capitonné.

Car le blessé n'était plus couché sur de la paille, au fond d'une salle triste & nue ; il avait, à présent, un excellent lit & une jolie petite chambre, dont l'ameublement de perse rose & bleue inspirait des idées riantes. Le jeune homme ne pouvait voir cette vénérable dame qui l'avait pris sous sa protection ; entre elle & lui s'étendaient les rideaux bleus & roses, mais dans une glace il apercevait son image, & il aimait à la regarder ; elle avait une expression de calme & de quiétude qui faisait plaisir à voir. Des bandeaux de cheveux blancs encadraient son front incliné ; ses yeux étaient clos ; ses mains ridées, mais fines & élégantes, reposaient sans mouvement sur un monceau de petits filets de toile coupés & entassés. La bonne dame venait de s'endormir en faisant de la charpie.

Mais — ô surprise ! — voici que Maurice, en continuant de regarder dans la glace, vit entrer sans bruit une jeune fille blonde, aux traits angéliques, aux yeux couleur du ciel.

Ce n'était donc pas un rêve ?

Non, certes, c'était une jolie, & riante, & gra-

ieuse réalité. La gentille blondine, marchant sur la pointe de son tout petit pied, alla s'asseoir auprès de la dame qui dormait, prit les morceaux de toile, & se mit à effiler, effiler.

Maurice la dévorait des yeux; il n'aurait jamais cru auparavant, que voir faire de la charpie était une chose aussi intéressante. Mais il se tenait coi; il n'osait parler, respirer même, & surtout écarter les rideaux à fleurs roses, car il craignait que le moindre mouvement, le moindre geste, ne fit évanouir cette charmante apparition.

A la fin cependant, la vieille dame s'agita dans son fauteuil & se frotta les yeux.

« J'ai fait un somme, dit-elle. — Ah! vous voilà, Marguerite. Êtes-vous ici depuis longtemps? Vous eussiez dû m'éveiller, ma chère mignonne.

— Vous éveiller, ma tante, lorsque vous dormiez de si bon cœur? Certes, je m'en serais bien gardée. Ne sais-je point que vous êtes toujours accablée de fatigue?

— Pas à présent, ma petite; depuis avant-hier je me repose, tous nos blessés vont bien.

— Même celui-ci? demanda mademoiselle Marguerite en étendant la main vers les rideaux bleus & roses.

— Oui, même celui-ci; il est en voie de guérison. »

La jolie blondine leva ses beaux yeux, dans lesquels semblait se refléter l'azur du ciel.

« Quel bonheur, dit-elle, pour sa pauvre mère qui l'aime tant!

— Est-ce que vous connaissez madame Derbin, chère petite?

— Non, madame, je ne l'ai jamais vue, mais j'ai souvent entendu parler d'elle à ma bonne Cécile.

— Ah! la petite amazone, repartit la vieille dame d'un ton froid & sévère. »

Marguerite la regarda, & balbutia timidement: « On dirait, ma tante, que la pauvre Cécile n'est point de vos amies; j'espère cependant que vous n'avez d'elle aucune mauvaise opinion.

— Mon enfant, je n'ai d'elle aucune opinion... ni bonne ni mauvaise. Je ne la connais pas plus que vous ne connaissez madame Derbin; tout ce que je sais, c'est qu'on lui trouve un peu trop d'assurance, de fierté, de hardiesse.

— Oh! madame, on dit cela, parce que... On est vraiment bien sévère à l'égard de Cécile. Figurez-vous qu'on lui reproche même, — c'est elle qui m'en parle dans une de ses lettres — oui, on lui reproche de pousser trop loin le courage & le patriotisme.

— Quoi, sérieusement?... vous m'étonnez. Ce n'est pas moi qui adresserai jamais de semblables reproches à mademoiselle Landry. Si elle a des sentiments courageux & patriotiques, elle les a bien cachés l'autre soir. Je l'ai vue trembler, pâlir à l'aspect de nos blessés, détourner les yeux d'un air de dégoût, & s'enfuir en donnant des marques de répugnance.

— C'est qu'elle a été surprise; elle s'attendait si

peu à entrer dans une ambulance! Mais que je suis donc fâchée qu'elle ait eu la malheureuse idée de partir aussi précipitamment. J'aurais tant voulu la voir, lui parler, lui serrer la main. Il y a deux ans que nous sommes séparées; c'est bien long. Mais vous avez promis, ma tante, de me conduire quelquefois chez M. Landry.

— Et je tiendrai ma promesse, chère enfant; dès que je pourrai m'absenter, nous irons à Val-sous-Bois. Je ne veux point vous faire rompre avec votre amie, puisque votre père approuve cette liaison. Mais, à propos, Marguerite, lui avez-vous répondu à ce pauvre père?

— Oui, madame, je viens de lui écrire; je lui ai adressé ma lettre à l'armée de la Loire, où il doit être actuellement. Que Dieu le protège! murmura la jeune fille, dont les yeux s'emplirent de larmes.

— Certainement, ma chère mignonne, le bon Dieu le protégera, n'en doutez point. Il ne faut pas pleurer & être si triste, Marguerite; votre père a agi pour le mieux, il se félicite d'avoir pris une semblable résolution; il paraît gai, il a bon espoir; pourquoi ne partageriez-vous point sa gaieté & ses espérances?

— Oui, madame; je dois être bien contente aussi qu'il ait quitté la pauvre Alsace, où il se trouvait si malheureux depuis l'invasion. Mais hélas! il n'a fait que changer de souffrances. Combien de privations, de tourments il va endurer là-bas!

— Mais tout cela passera vite; bientôt la paix, une paix avantageuse, s'il plaît à Dieu, vous rendra votre bon père; & alors vous serez bien heureuse de ne l'avoir point empêché d'accomplir son devoir. Car enfin, ma chère enfant, son sort dépendait de vous; il vous a consultée tout d'abord. »

La jeune fille, passant des idées tristes aux idées riantes avec la mobilité d'imagination d'un enfant, eut ici un sourire malicieux.

« Il est sûr, dit-elle, que, si j'étais aussi poltronne que madame Derbin, papa n'aurait point agi comme M. Maurice. Ce n'est pas que je veuille le blâmer, M. Maurice, il a très-bien fait; sa mère elle-même en conviendra lorsque la guerre sera finie & le danger passé. Alors, quelle bonne surprise pour elle, n'est-ce pas madame? Et Cécile qui prise tant les gens courageux, comme elle va être contente, étonnée, ravie! »

L'aimable blondine & sa vénérable tante s'entretenaient ainsi sans bruit, à voix basse, de peur d'éveiller Maurice qu'elles croyaient profondément endormi. Lui, entendait cependant, toute cette conversation. Comme la fièvre embrouillait encore son esprit, il ne songea point d'abord qu'il jouait un peu le rôle d'écouteur aux portes; mais cette idée lui étant venue tout à coup, il se mit à tousser avec affectation. La jeune fille s'interrompit, se pencha vers sa tante, murmura quelques mots, & sortit pendant que la vieille dame s'approchait du blessé & de sa main délicate, écartait les rideaux roses & bleus.

« Vous ne dormez plus, dit-elle. Mais comme vous avez bonne mine! Allons, tant mieux; vous voici hors d'affaire. »

Il lui tendit ses mains brûlantes & amaigries.

« Vous m'avez sauvé la vie, balbutia-t-il, ô madame! merci pour ma mère!

— Oui, oui, mon cher monsieur, vous êtes sauvé, bien sauvé; & j'espère qu'à présent nous pouvons la faire venir, madame votre mère.

— Non, je vous en supplie, dit vivement Maurice. C'est précisément parce que j'espère une prompte guérison que je vous prie de me garder le secret. Ah! madame, laissons à ma mère son heureuse ignorance, car, voyez-vous, il faut que je parte, que je rejoigne ma compagnie, que j'aïlle... Dieu du ciel! où faut-il que j'aïlle? Où sont-ils à présent? A Val-sous-Bois peut-être.

— Calmez-vous, lui dit la vénérable dame; ceux dont vous parlez n'ont point envahi nos campagnes, ils sont retournés sur leurs pas.

— Eux? c'est impossible. Ils étaient vainqueurs.

— Oui, le vingt-deux octobre; mais à cette journée du vingt-deux a succédé la bataille du vingt-trois qui a été plus heureuse pour nous, & après laquelle l'ennemi a rebroussé chemin.

— De sorte que Besançon n'est point assiégé.

— Non, certes.

— C'est une fiche de consolation, & nous en avons si peu! Mais Paris, madame, a-t-on des nouvelles de Paris?

— Paris est toujours admirable de courage & de résignation.

— Et Metz? »

Un nuage passa sur le front de la vieille dame; mais ayant regardé le visage défait de ce malheureux, elle se hâta de répondre :

« Metz tient encore.

— Voilà de bonnes nouvelles, dit Maurice, & je sens qu'elles me raniment.

— C'est possible, mais en même temps elles vous agitent beaucoup. Nous avons assez causé pour un premier jour, mon cher monsieur; à présent, il faut vous reposer, essayer de dormir.

— Oui, madame, je ferai tout ce qu'il vous plaira; mais de grâce, permettez-moi encore une question.

— Pourvu qu'elle soit courte?

— Très-courte. Je désirerais seulement connaître le nom de la personne qui me soigne avec tant de dévouement. Lorsque je ne serai plus obligé d'avoir des secrets pour ma mère, il faudra bien que je le lui apprenne, ce nom, & par conséquent...

— Et par conséquent nous avons du temps devant nous, car ce n'est pas de sitôt que vous vous confesserez à madame Derbin.

— Quoi, madame, vous refuseriez?

— Point du tout, monsieur; votre question est bien naturelle, & je m'empresse d'y répondre. Vous êtes à la Coudraie, chez...

— Chez madame de Vernelle, interrompit Mau-

rice. Comment! c'est à la Coudraie... Oh! alors, je vous connais, madame; je n'avais jamais eu l'honneur de vous voir, lorsque le hasard... je veux dire la divine Providence m'a amené dans cette maison; mais cent fois j'ai entendu les pauvres vous bénir.

— Chut! pas de compliments, je ne les aime point, repartit madame de Vernelle en mettant un doigt sur ses lèvres. Mais à présent que nous avons fait connaissance, vous allez dormir.

— Auparavant, souffrez, madame, que je vous dise combien mon cœur est rempli de gratitude pour vous & pour la jeune personne qui... pour mademoiselle... Vraiment, je ne sais comment la nommer; je croyais que madame de Vernelle n'avait pas de nièce.

— Curieux, vous voulez maintenant que je vous raconte l'histoire de ma petite Marguerite. Eh bien, la voici en quelques mots : Cette enfant n'est ni ma nièce, ni ma proche parente; nous sommes cousines au douzième degré; elle demeurera chez moi aussi longtemps que durera la guerre, son père, M. Arnaud, me l'ayant confiée.

— Ah! c'est mademoiselle Marguerite Arnaud. Je m'en doutais. J'ai entendu parler d'elle.

— Et vous questionniez malgré cela. Vous voyez bien que vous êtes curieux. Allons, allons, en voilà assez. Bonsoir, monsieur. »

Là-dessus, madame de Vernelle s'éloigna en laissant tomber les rideaux à fleurs roses.

VII

La maladie de Maurice fut longue, pénible, douloureuse; cependant les soins les plus empressés ne lui manquèrent jamais. Madame de Vernelle, qui avait deux fils à l'armée, faisait pour ce pauvre jeune homme ce qu'elle eût voulu qu'on fit pour ses propres enfants. Lui en était touché jusqu'au fond du cœur, & la reconnaissance qu'il éprouvait pour cette excellente femme approchait de la piété filiale. Elle le traitait comme son fils; il la considérait presque comme sa mère. Quant à mademoiselle Marguerite, c'était différent; il n'avait pas lieu d'être bien content d'elle, il trouvait qu'elle ne s'intréressait guère à lui, qu'elle le délaissait, qu'elle lui préférait les mobiles blessés qui occupaient une grande salle au fond du château. C'était eux qu'elle soignait, qu'elle visitait sans cesse, si bien qu'elle avait à peine le temps de dire un mot à Maurice quand elle passait, & que la porte était entrouverte.

« Décidément, elle n'a pas beaucoup de cœur, & je l'avais trop bien jugée, » pensait avec amertume le malheureux jeune homme.

Ah! non, il ne l'avait pas trop bien jugée, non; elle n'avait point un cœur dur, insensible; elle était

aussi bonne que charmante ; il put s'en convaincre quand, enfin, il entra en convalescence, quand il lui fut permis de descendre au salon, en s'appuyant sur une grande canne qui ressemblait beaucoup à une béquille. Alors la gentille Marguerite se montra à lui telle qu'elle était, c'est-à-dire comme une petite enchanteresse que l'on ne pouvait voir sans en être charmé. Encore qu'elle fût accablée de travail, elle semblait toujours avoir le temps de s'occuper de lui. Elle & madame de Vernelle se firent un devoir de ne pas sortir du salon, chaque fois que le malade vint s'y installer. Elles savaient qu'il était urgent de distraire ce malheureux, de l'arracher aux pensées qui le minaient, de lui inspirer la patience & la résignation ; & tout en faisant de la charpie, en apprêtant de petits carres de toile fenestrée, elles restaient là à causer avec lui, elles souriaient, elles semblaient gaies, tranquilles, remplies d'espérance ; elles étaient si bonnes, si douces, si affectueuses, que, parfois, il en était ému jusqu'aux larmes. Les sujets de conversation ne leur manquaient point. On parlait d'abord, on parlait toujours de la chose qui leur tenait le plus au cœur, à savoir cette guerre funeste & ces désastres sans cesse grandissants ; puis, on s'entretenait de M. Arnaud, de madame Derbin, de Cécile. Marguerite lisait tout haut quelques lettres de son père, lettres écrites par un homme prudent & sage, qui savait bien comment il fallait s'y prendre pour ranimer le courage & la confiance de sa douce petite fille. Aussi l'enfant, malgré son extrême tendresse pour ce père si digne d'être aimé, ne passait point ses jours dans de continuelles alarmes. Elle avait bon espoir, elle était heureuse même, puisqu'elle songeait constamment à l'instant, mille fois désiré, de la réunion.

Maurice admirait ce charmant caractère, qui faisait avec le sien un bien étrange contraste, car, il faut le dire, en ce moment notre pauvre blessé était loin d'avoir une humeur facile & douce. Si son courage ne s'était pas démenti durant sa maladie, s'il avait souffert patiemment & en silence, il devenait bien intraitable, à présent qu'il allait mieux. On ne pouvait plus lui cacher les journaux que, chaque matin, il demandait avec instance ; il était donc au courant de tout, il savait les nouvelles de Metz, celles de Paris, les batailles sur la Loire, & dans son cœur déchiré, de grands combats se livraient aussi. Il avait honte de son inaction, il s'indignait contre lui-même, il s'accusait de manquer de courage, parce qu'il ne recouvrait point ses forces. « On peut ce que l'on veut, » se disait-il ; & dans le silence des nuits, il s'appelait lâche. Plus on avait de bontés pour lui, plus on l'entourait de soins assidus, & plus il désirait partir, rejoindre ses amis, reprendre sa part de dangers & de privations.

« Vous vous faites mourir à petit feu, lui disait madame de Vernelle, vous seriez bientôt guéri si

vous pouviez ne vivre que pour vous, ne penser qu'à vous, si enfin vous pouviez oublier.

— Si je pouvais oublier ? s'écriait Maurice ; oublier quoi ? juste ciel ! cette robe de Nessus qui me brûle ? Ah ! vous avez bien raison, je meurs à petit feu.

— Mais c'est de la folie ; voyons, réfléchissez... votre présence est-elle bien utile là-bas ? changera-t-elle la face des affaires ? fera-t-on mieux lorsque vous y serez ?

— Mais j'aurai la consolation d'y être ; mais je serai débarrassé de ces inquiétudes qui me rongent. Voilà tout ce que je demande, tout ce que je désire, tout ce que je puis espérer. Vous n'avez pas besoin de me le dire, je le sais bien que nous sommes souvent plus nuisibles qu'utiles, nous autres francs-tireurs. Les paysans nous craignent & nous faient comme la peste, parce que nous attirons sur eux de sanglantes représailles ; les honnêtes gens nous estiment peu, parce qu'il s'est glissé dans nos compagnies des hommes sans foi & sans honneur. Nous nous cachons dans les bois, nous évitons le grand jour & les lieux habités ; nous vivons & nous mourons obscurément ; nous n'avons à attendre ni gloire, ni récompenses, ni remerciements.

— Et malgré cela ?

— Et malgré cela, je veux suivre jusqu'au bout le chemin que je me suis tracé.

Ainsi parlait ce malheureux, tandis que la bonne Marguerite l'écoutait avec une profonde compassion. Pour le calmer, elle affirmait qu'elle lui trouvait bon visage, qu'il serait bientôt en état de bivouaquer dans les bois, & qu'on ne tarderait pas à lui donner son *exeat*. En attendant, cette aimable jeune fille s'efforçait de le distraire, de l'égayer, de lui procurer d'agréables surprises. C'est ainsi, par exemple, qu'elle lui rapporta un énorme bouquet de violettes, de chrysanthèmes & de roses du Bengale, les dernières de la saison, un jour qu'elle était allée faire une longue promenade en voiture avec madame de Vernelle.

« Voici, lui dit-elle, des fleurs qui ne vous étaient pas destinées, à coup sûr ; pourtant je vous les offre, car je sais qu'elles vous feront plaisir.

— Ah ! certes, répondit-il, du moment que c'est vous qui me les donnez... »

Elle secoua sa jolie tête blonde.

« Ce n'est pas pour cela, dit-elle ; devinez où elles ont été cueillies. »

Il la regarda, elle souriait, madame de Vernelle aussi.

« Devinez, reprit Marguerite avec insistance.

— Vous êtes allées à Val-sous-Bois, s'écria-t-il.

— Précisément ; nous venons de faire une visite à mon amie Cécile ; & nous avons trouvé chez elle madame votre mère, qui a été charmante pour moi. Ah ! quelle excellente mère vous avez, monsieur Maurice, & combien elle vous aime ! on le voit, on le devine, dès qu'elle parle de vous. On ne saurait l'entendre sans être touché : on com-

prend si bien que, sans vous, elle ne pourrait vivre, que, pour vous, elle est tout cœur, tout dévouement ! »

Marguerite dit cela d'un petit air sérieux, puis elle reprit avec gaieté :

« Mais que j'ai donc eu de peine à m'empêcher de rire, lorsqu'il a été question de votre voyage en Suisse. Madame Derbin est de si bonne foi ! Elle croit que vous êtes actuellement à Lausanne ; elle nous a dit que c'est de là que votre dernière lettre est datée. Quel coup de théâtre, si je lui avais répondu : Madame, personne ne sait cela mieux que nous, car la lettre de monsieur votre fils a été mise à la poste par un ami de ma tante... Mais à l'avenir comment ferons-nous ? Nous n'avons pas le bonheur d'avoir des amis dans toutes les villes de Suisse, & vous ne pouvez habiter éternellement Lausanne. »

Maurice écoutait avec un plaisir indicible cette charmante Marguerite ; il la remercia, il remercia madame de Vernelle de lui avoir ménagé une aussi bonne surprise ; il voulut savoir tout ce qu'avait dit madame Derbin, il demanda des nouvelles de M. Landry, & s'il aimait toujours les échees ; il rit de tout cœur en apprenant que l'invincible Mongazon avait eu l'honneur de déjeuner avec ces dames, & de leur conter ses plus belles histoires ; enfin il trouva délicieux le faible arôme des violettes & des chrysanthèmes, & il les déposa soigneusement dans un vase.

— C'est madame votre mère qui les a cueillies, lui dit Marguerite ; comme je tenais à vous rapporter un souvenir d'elle, j'ai demandé, malgré le froid, à visiter le jardin de M. Landry, & j'ai feint de trouver charmantes ces pauvres fleurs que Cécile foulait dédaigneusement aux pieds. »

Maurice, quand il fut seul, se remémora avec grand soin tout ce que Marguerite lui avait dit ; il crut comprendre que cette aimable enfant avait fait la conquête de madame Derbin, & cela le ravit. « Elles doivent, en effet, sympathiser entièrement, pensa-t-il : toutes deux ignorent ce que c'est que l'égoïsme ; toutes deux sont bonnes, généreuses, dévouées. » Après s'être attendri en songeant à sa mère, il soupira, en murmurant le nom de Cécile, de Cécile qu'il aimait tant, qu'il eût été si heureux d'épouser. On venait de lui parler d'elle, & il avait écouté avec froideur, en silence, & son cœur n'avait pas battu plus fort. Pourquoi cela ? N'était-il plus lui-même ? n'avait-il plus d'affection pour celle que, dans le secret de sa conscience, il avait considérée comme sa femme ? Vraiment si, il aimait toujours Cécile, il le croyait du moins ; mais il y avait entre eux un souvenir pénible, celui de cette soirée du vingt-deux octobre, où Maurice, sanglant, brisé, couché sur de la paille, avait cru mourir loin de ses amis. Ah ! comme il y pensait encore avec amertume, à ce jour funeste ! Comme les moindres circonstances étaient présentes à son esprit ! Il se rappelait tout, les mourants qui râlaient, les amputés qui gémissaient,

& cette fière beauté qui, tout à coup, avait paru sur le seuil. « C'est la divine Providence qui l'envoie, s'était-il dit. Elle, si courageuse, elle ne refusera point de fermer les yeux à son ami d'enfance ; elle priera auprès de moi, avec moi, elle portera à ma mère mon dernier adieu, & ma mort sera aussi douce qu'elle a failli être triste. »

Voilà ce que le malheureux avait pensé en ce moment d'angoisse, & deux fois il avait tendu les bras vers Cécile, deux fois il l'avait appelée d'une voix faible, mais elle — ô souvenir amer, cruel, ineffaçable — elle s'était enfuie sans le voir, sans l'entendre.

Le pauvre jeune homme songeait à ces choses avec une profonde tristesse, & avec une profonde tristesse encore, il comparait Cécile à Marguerite.

Le surlendemain, il écrivait à sa mère une lettre qui devait faire son tour de Suisse avant d'arriver à Val-sous-Bois, lorsque la femme de chambre de madame de Vernelle vint frapper à sa porte & lui dit :

« Madame a une visite en ce moment, & elle recommande bien à monsieur de ne pas descendre & de ne point s'approcher des fenêtres, s'il tient toujours à ne pas être vu & reconnu. Quand la personne qui est ici s'en ira, je frapperai de nouveau à la porte de monsieur. Alors s'il veut bien prendre la peine de passer dans la chambre voisine & de se mettre à la fenêtre que je vais ouvrir, en s'abritant derrière les persiennes, il verra la personne en question, ce qui lui fera plaisir, à ce que croit madame. »

— C'est ma mère qui est chez madame de Vernelle, pensa Maurice joyeux, & quand la vieille domestique revint l'avertir, il se mit vivement en observation. Mais au lieu de madame Derbin, qu'il attendait, il aperçut la petite amazone, plus audacieuse, plus intrépide que jamais. D'une main exercée, elle faisait caracoler son beau cheval bai, & s'amusait beaucoup des cris d'effroi que poussait Marguerite, tandis que, derrière elle, le vieux Bernard, droit comme un cerf, & toujours attentif à son devoir, s'apprêtait à piquer des deux.

— Ah ! pensa Maurice désappointé, ce n'est que Cécile. »

Puis, faisant un retour sur lui-même, il ajouta : « C'est étonnant comme on change ; j'avais tant de plaisir à la voir autrefois ! »

Lorsque la belle amazone se fut éloignée au galop, il se promena dans sa chambre d'un air triste & préoccupé, n'ayant pas le courage de descendre, de causer avec madame de Vernelle, & craignant surtout de laisser deviner les pensées qui fatiguaient son esprit. A la fin, il songea qu'il n'avait pas fait encore sa visite quotidienne à ses compagnons d'infortune, & il se rendit dans cette grande salle, qu'à la Coudraie on appelait l'*ambulance*. Il n'y avait plus que trois ou quatre mobiles au château ; en ce moment, madame de Vernelle & Marguerite étaient là, au milieu de ces pauvres blessés, doux & patients malades, qui jamais ne lais-

saient échapper ni plaintes ni murmures. La jeune fille pensait l'un de ces malheureux, auquel on avait dû couper la main droite. Sans pâlir, avec une assurance touchante, avec une compassion profonde elle lavait la plaie, regardait le moignon sanglant, posait la charpie & les compresses d'une main si légère, qu'elle effleurait à peine la chair vive.

Maurice, debout sur le seuil, examinait cette petite scène.

« Pour une femme, voilà le vrai courage, » se dit-il pensif. »

Au lieu d'entrer, il remonta chez lui & se plongea de nouveau dans une profonde rêverie.

Dix jours plus tard, il quitta la Coudraie, non sans éprouver un grand serrement de cœur. Grâce aux précautions que ses excellentes gardes-malades avaient prises, son secret n'avait point transpiré; excepté le docteur & les domestiques du château, personne, dans le voisinage, ne savait qu'il venait de passer plusieurs semaines chez madame de Vernelle. Du reste, en ces temps malheureux, il y avait peu de communications entre les villages les plus voisins; chacun demeurait chez soi, s'occupait de ses propres affaires & oubliait les commérages, pour songer à cette épée de Damoclès suspendue sur la tête de tous, je veux dire à l'armée prussienne qui tournait autour de cette belle vallée sans l'envahir.

VIII

¶ Cécile Landry avait passé bien tristement les mois de novembre & de décembre. Les mauvaises nouvelles se succédaient avec une rapidité désolante; l'invasion, cette plaie hideuse, menaçait de couvrir toute la France, & chaque jour amenait une calamité nouvelle. Cependant l'ennemi n'avait point paru encore à Val-sous-Bois, mais on l'attendait, on vivait dans l'anxiété; le soir, on se disait: « Demain, peut-être... » & le matin, on se demandait si la nuit qui allait venir serait paisible. Pendant la seconde quinzaine de décembre, les craintes augmentèrent, & l'on comprit qu'il n'y avait plus d'espoir. Les villages des bords de l'Ognon étaient envahis, pillés, dévastés, accablés de réquisitions; le drapeau noir & blanc flottait même sur le joli petit château de la Coudraie.

Ceci empêchait Cécile & Marguerite de se faire visite, M. Landry ayant interdit à sa fille les promenades dans les campagnes envahies, & les pauvres châtelaines de la Coudraie n'osant laisser leur demeure à la discrétion de ces terribles hôtes. Pour se consoler un peu des peines de l'absence, les deux amies s'écrivaient fréquemment, encore que ce ne fût pas chose facile, du moins pour Marguerite. Dans les villages occupés, les bureaux de la poste étaient fermés... en apparence, & pour envoyer ou recevoir une lettre, il fallait prendre

une foule de biais & de précautions. Quelquefois, un homme vêtu d'une blouse flottante, entrant chez madame de Vernelle, les bras ballants, & sous n'importe quel prétexte. C'était le facteur rural; Marguerite, qui le connaissait bien, courait à sa rencontre, serrait vite les lettres qu'il lui remettait mystérieusement, & l'homme, continuant sa tournée, allait de maison en maison distribuer les dépêches qu'il avait enfouies dans les profondeurs de ses vastes poches.

A Val-sous-Bois, il n'était pas besoin de tant de précautions; le service de la poste n'était point entravé, & madame Derbin recevait des nouvelles de son doux Maurice aussi souvent que celui-ci pouvait lui en donner. Les lettres du jeune voyageur étaient fort gaies; il parlait de ses courses dans les montagnes, de ses chasses au chamois, de ses parties de plaisir. Tout cela exaspérait Cécile, qui avait peine à garder la mesure quand il était question de son ancien compagnon de jeux. M. Landry qui, au fond, blâmait aussi le jeune homme, savait mieux se contenir. Il se contentait de rire & de plaisanter. « O trop heureux Maurice!... » s'écriait-il comme un des héros de Corneille.

« Hum! répondait M. Mongazon, des promenades sur les lacs, à Noël, par un froid de loup, ça doit être médiocrement agréable. »

Car M. Mongazon était là aussi; souvent il venait s'asseoir auprès de ce foyer paisible; mais s'il n'avait pas quitté Val-sous-Bois, il avait perdu, hélas! ce grade dont il était si fier, & le droit de porter ce bel uniforme qui lui seyait si bien.

Ses soldats avaient été mobilisés, envoyés au camp, & lui, à son grand regret, n'avait pu les suivre. Non, certes, il n'avait pu. On pense bien que s'il restait, c'est parce qu'il y avait force majeure. A l'instar de Louis XIV, cet homme intrépide se voyait attaché au rivage par sa grandeur. Pour parler plus clairement, il avait un emploi qui l'empêchait d'aller en guerre. On m'objectera peut-être que, s'il eût adressé la moindre demande au ministre dont il dépendait... Ah! sans doute, si... Avec un si... dit le proverbe. D'ailleurs, on ne s'avise jamais de tout. Et les si & les mais n'empêcheront pas les habitants de Val-sous-Bois de considérer M. Mongazon comme un vaillant capitaine. M. Landry, seul, avait un doute, un simple doute; il songeait parfois à cet homme en paletot gris, qui, le vingt-deux octobre, saisi d'une terreur panique, s'était mis à courir au grand galop au milieu d'une plaine... Mais M. Mongazon n'avait pas de paletot gris, du moins ceux qui l'observaient ne lui virent jamais de vêtements de cette couleur.

Cependant, au commencement de janvier, les affaires semblèrent prendre une autre face, & après tant de déceptions, on vit luire enfin un rayon d'espérance. L'armée de l'Est venait de livrer cette bataille de Villersexel qui fut une consolation, un triomphe, le début heureux & trom-

peur d'une campagne lamentable. La petite amazone, que ces choses intéressaient au plus haut point, était donc dans la joie de son cœur, quand un domestique de madame Derbin vint lui apprendre une funeste nouvelle. Maurice était malade, blessé, & sa pauvre mère plongée dans la désolation. Cécile & son père coururent au château sans perdre une minute, & trouvèrent en effet madame Derbin dans un état à faire pitié.

« Mais c'est donc une blessure grave? lui demanda M. Landry.

— Ah! répondit-elle en fondant en larmes, c'est un affreux malheur; le pauvre enfant est estropié, on a dû lui couper deux doigts de la main gauche.

— Pas possible! Et comment? pourquoi? Se serait-il décidé à la fin des fins?...

— Hélas! c'est un accident. Il paraît qu'en faisant des armes avec un ami... Mon pauvre bien-aimé est si imprudent... Il ne m'explique pas très-bien comment ce malheur est arrivé, mais je vous l'ai dit, c'est horrible, horrible...

— Ma foi oui, c'est bien malheureux; le pauvre garçon n'a pas de chance; il y a ainsi des gens qui se noieraient dans un verre d'eau. Et puis, voyez-vous, ça ne sert à rien d'élever les enfants dans du coton. »

Madame Derbin pleurait sans répondre, Cécile mêlait ses larmes à celles de sa bonne marraine & s'efforçait de la consoler; mais en elle-même elle se disait que cette blessure, reçue de cette façon, en temps de guerre, était une chose bien triste qui rendait Maurice presque ridicule.

« Et quand partez-vous, madame? demanda M. Landry, qui s'étonnait que cette tendre mère n'eût pas couru déjà auprès de son fils malade.

— Mais, monsieur, je ne pars point, c'est mon pauvre enfant qui arrivera dans peu de jours; car il y a quelque temps que ce grand malheur a fondu sur lui. Il me l'avait caché; vous savez combien il craint de me faire de la peine. S'il se décide à parler, c'est parce qu'il commence à se rétablir. Il m'écrit qu'il va bien, très-bien, & il ajoute que d'abord il avait été question de lui couper la main entière. Ah! j'en serais morte.

— Vous voyez, ma chère marraine, que ce funeste accident aurait pu être plus affreux encore, fit observer Cécile; nous devons remercier le bon Dieu de n'avoir pas permis que vous fussiez plus cruellement éprouvée. Et puis, vous aurez bientôt M. Maurice auprès de vous, c'est une grande consolation cela.

— Une consolation! Y songes-tu, enfant? Quoi, lorsque deux armées sont aux prises à quelques lieues d'ici... Ah! je voudrais bien, au contraire, qu'il ne vînt pas. »

Mais Maurice avait décidé qu'il viendrait; il arriva deux jours après sa lettre. Il était pâle & défait comme quelqu'un qui relève de maladie, mais actuellement sa santé était bonne. Il s'occupait fort peu de sa blessure; il en parlait comme

d'une chose sans importance; mais Cécile, qui le voyait profondément triste, profondément abattu, pensait qu'il essayait de faire contre fortune bon cœur, & qu'il ne se consolait pas d'être presque estropié. La vérité, pourtant, c'est que Maurice ne songeait guère à ses propres chagrins; ce qui le navrait, c'est qu'il comprenait bien que tout était perdu, qu'il n'y avait plus qu'à se résigner. Malgré les avantages que l'armée de l'Est remportait chaque jour, il ne croyait point au succès de l'entreprise, & ses dernières espérances avaient disparu. Cependant, dès qu'il fut installé à Val-sous-Bois, il se disposa à rendre visite à madame de Vernelle. En conséquence, il dit à sa mère que les médecins lui avaient prescrit les promenades en voiture, & qu'il avait grande envie de profiter de ce jour de soleil, pour courir les champs & respirer l'air pur des forêts. Madame Derbin n'y trouva point à redire — l'ennemi s'étant replié sur Belfort — mais elle eût bien voulu accompagner son cher enfant; néanmoins dès que celui-ci eut manifesté le désir d'être seul, elle n'insista pas; il est vrai qu'elle pleura un peu à la dérobée, en cachette. Du reste, elle fut obligée de convenir que, dans l'espèce, ces promenades étaient un merveilleux spécifique: le jeune blessé, quand il revint le soir, n'était plus le même; son visage s'était rasséréné; il était gai, souriant, heureux; il semblait ravi au troisième ciel. Cependant il n'était pas resté longtemps à la Coudraie; mais l'accueil qu'il y avait reçu suffisait pour le consoler de bien des chagrins. Il n'avait point espéré qu'on lui ferait une semblable réception. Si madame de Vernelle & Marguerite avaient des droits imprescriptibles à sa reconnaissance, lui, n'en avait aucun à leur amitié, & souvent il avait craint qu'elles ne l'eussent tout à fait oublié. A présent, au contraire, il était sûr que, pour elles, il ne serait jamais un étranger, un indifférent, le premier venu. Elles avaient été si surprises, si émuës, si contentes en le voyant! Quelle bonne après-midi ils avaient passée tous trois dans le petit salon vert! Comme ils avaient causé avec effusion, le sourire sur les lèvres & des larmes dans les yeux! Que de souvenirs doux & amers on avait rappelés! Quelle consolation au milieu de tant de douleurs!

Et il avait bien fallu que Maurice montrât sa blessure, qu'il racontât, par le menu, où, quand, comment il l'avait reçue, qu'il se laissât panser par ces petites mains élégantes, & qu'il promît de suivre le régime que madame de Vernelle lui prescrivait.

Lorsqu'il eut été tenu longtemps sur la sellette, il demanda la permission d'interroger à son tour; il voulut qu'on lui parlât de M. Arnaud, longuement, en détail; puis avec une colère sourde, une voix tremblante, une émotion à peine contenue, il aborda la question douloureuse.

« Non, lui répondit madame de Vernelle, nous n'avons pas trop à nous plaindre des Allemands;

ils ont été humains, polis, raisonnables. Mais grand Dieu ! est-ce une consolation cela ? De quelle manière qu'ils se conduisent, n'apportent-ils pas la honte, l'humiliation, le deuil, le désespoir ?

— Pour moi, j'ai contre eux un grief tout particulier, ajouta Marguerite en souriant. Ils m'ont presque brouillée avec ma chère Cécile. Figurez-vous, monsieur, que nous avons eu au château des blessés prussiens. Ah ! cela c'est le pire. Songez donc, il fallait donner à ces gens les mêmes soins qu'à nos pauvres soldats. Cependant, j'avais trouvé un moyen de les assister sans trop de répugnance, je leur disais : « Ce que nous faisons pour vous, promettez-nous de le faire à votre tour pour quelque soldat français. » Ils étaient reconnaissants, je dois l'avouer, & ils promettaient. De cette façon, c'est encore à nos chers blessés que je rendais service, n'est-il pas vrai ? Eh bien ? ce n'est point l'avis de Cécile ; elle m'a blâmée ouvertement, elle m'a écrit des choses offensantes, & il y a un peu de froid entre nous ; cependant ne croyez pas... »

Mais comme je n'en finirais point s'il me fallait rapporter tout ce que madame de Vernelle, Marguerite & Maurice se dirent ce jour-là, je passe à un autre chapitre.

IX

La nouvelle que l'armée de l'Est était en déroute arriva à Val-sous-Bois comme un coup de foudre dans un ciel serein. La sécurité était complète, profonde ; les journaux de Besançon parlaient de succès obtenus la veille encore ; ils affirmaient que les troupes françaises allaient arriver sous les murs de Belfort & voilà que, soudain, on apprit qu'elles étaient en désarroi. Ce fut une désolation. M. Landry s'arrachait les cheveux ; madame Derbin pleurait en regardant son fils, son unique souci ; la petite amazone était d'autant plus triste qu'elle avait beaucoup espéré ; M. Mongazon donnait à entendre que les choses se fussent passées autrement s'il avait eu la conduite de l'affaire ; Maurice seul se taisait & cachait son chagrin sous un air d'indifférence. Cécile, indignée, lui décochait de sanglantes épigrammes ; mais elle y perdait son latin : le temps n'était plus où de tels procédés pouvaient blesser le jeune homme au cœur.

Pendant quatre jours, les habitants de Val-sous-Bois regardèrent fuir cette armée sur laquelle on avait fondé tant d'espérances, & quand ils eurent vu passer le dernier soldat français, du regard ils cherchèrent à l'horizon le premier soldat prussien.

Madame Derbin n'avait point attendu ce moment pour supplier son cher Maurice de partir, mais lui toujours soumis & si doux, il résistait, cette fois, avec une force qu'on ne lui connaissait pas, & l'armistice arriva sur ces entrefaites.

« Nous sommes sauvés, dit alors madame Derbin, qui ne se doutait guère de l'étrange situation où allait se trouver le département du Doubs ; grâce à Dieu, ces affreux Allemands n'auront pas le droit de venir ici. »

Ils y vinrent cependant, & plus d'une fois.

Lorsqu'ils tombèrent inopinément sur ce malheureux village, qui se croyait délivré du fléau, il n'y eut qu'un cri d'épouvante & de détresse.

Cependant, malgré sa frayeur, madame Derbin ne perdit point la tête ; elle songea tout d'abord à tirer son épingle du jeu & à recevoir, aussi bien que possible, ces étranges hôtes. Elle n'eut pas à faire de bien longs préparatifs, car depuis plusieurs mois, elle avait prévu l'événement & déposé en lieu sûr ce qu'elle désirait le plus soustraire à la rapacité de l'ennemi. Elle se borna donc à ordonner à ses gens de servir les tables, de mettre en perce le meilleur vin, d'allumer du feu dans les appartements, & de laisser toutes choses à la disposition de ceux qui allaient venir.

Tant qu'elle parla ainsi, Maurice garda un silence respectueux ; mais quand elle eut tout dit, il la pria de lui permettre de ne point assister à cette magnifique réception. Elle ne demandait pas mieux, car elle songeait toujours aux otages, & ce fantôme l'empêchait de dormir.

« Tu as raison, dit-elle ; ne reste point ici, va te cacher dans quelque chaumière ; choisis la plus pauvre. Et, mon cher enfant, si tu voulais consentir à mettre une blouse de toile bleue... »

— Un bonnet de coton & des sabots, interrompit Maurice avec un demi-sourire. Je voudrais bien savoir ce que dirait mademoiselle Landry, lorsqu'elle me verrait arriver sous ce déguisement.

— Cécile ? Mais ce n'est pas dans la maison de Cécile que tu irais te réfugier.

— Pardon, ma bonne mère, c'est là que j'aurais le moins à rougir de l'accueil que recevra l'ennemi.

— Y songes-tu ? Cette petite folle va commettre imprudence sur imprudence.

— Je le crains, répondit-il pensif, & voilà pourquoi...

— Ah ! tant pis ! s'écria la malheureuse femme que l'amour maternel rendait égoïste, tant pis, occupons-nous de toi d'abord. »

Mais Maurice ne fut pas de cet avis, il insista, & madame Derbin finit par céder.

« Soit, dit-elle, allons chez M. Landry, cela vaudra mieux peut-être ; la maison n'est point apparente & nous n'attirerons pas l'attention ; ici nous avons trop l'air d'être les seigneurs du village. Ce qui m'inquiète le plus, ajouta-t-elle tristement, c'est ta blessure ; s'ils allaient supposer que tu as gagné cela dans une bataille... »

— Oh ! repartit Maurice, on voit bien que c'est un accident.

— Certes, oui, on le voit bien, dit la pauvre mère avec conviction. »

Elle prit le bras de cet enfant trop aimé & ils

soutirent, en ayant soin de ne pas traverser l'unique place du village, où l'ennemi se pavanait en ce moment.

Chez M. Landry on ne faisait, à coup sûr, aucuns préparatifs &, en entrant, on ne voyait point la nappe mise. Tout était clos, triste, silencieux. La vieille Babet pleurait dans sa cuisine auprès de lâtre froid; Bernard, assis dans la cour sur la margelle du puits, écoutait, le cœur navré, les beuglements, les bêlements, les gloussements des pauvres animaux qu'il fallait offrir en sacrifice au vainqueur, & se demandait si le cheval de mademoiselle, le sien, & les belles vaches laitières sauraient trouver leur provende dans la caverne sombre où il venait de les conduire. M. Landry, le sourcil froncé, se promenait de long en large, & Cécile, les yeux étincelants, un sourire de défi sur les lèvres, semblait dire comme Médée: « Moi seule, & c'est assez! »

« Vaillante amazone, nous venons nous mettre sous ta protection, lui dit sa marraine en essayant de plaisanter. »

Parmi les souvenirs que laissera cette guerre maudite, un des plus douloureux est celui des réquisitions. On sait comment la chose se pratiquait. Les villageois apportaient à l'ennemi leurs troupeaux, leurs grains, l'argent qu'ils avaient économisé sou à sou, & quand ils s'étaient saignés jusqu'au blanc, les rapaces déclaraient que cela ne suffisait point. Alors commençait le pillage.

On pense bien que la maison de M. Landry fut pillée à son tour & tout comme les autres. La petite société, réunie au salon, vit entrer dans la cour cinq ou six soldats d'infanterie.

Cependant Bernard ne sourcillait point, ne se dérangeait point; les soldats l'ayant abordé en gesticulant, il se contenta d'étendre la main & de montrer les écuries. Eux aussitôt ouvrirent les portes, choisirent deux ou trois bœufs & ordonnèrent qu'on les conduisit sur la place du village. Comme le vieux cocher faisait la sourde oreille, madame Derbin, sérieusement inquiète, lui cria d'une voix tremblante :

« Bernard, je vous en prie, pour nous, si ce n'est pour vous, faites ce qu'ils désirent. »

Bernard se leva immédiatement, détacha les bœufs & les amena dans la cour; mais le plus jeune, bel & folâtre animal, se mit à bondir, à cabrioler, &, trouvant la porte ouverte, il s'enfuit avant qu'on eût pu s'apercevoir de son dessein & alla se réfugier au plus profond du bois. Les pillards, furieux, convaincus que c'était un fait exprès, se précipitèrent sur le vieux domestique & l'accablèrent de coups de plat de sabre.

Cécile, qui tremblait & dont les lèvres étaient toutes blanches, se leva en jetant un cri de fureur & se précipita dans le vestibule. Maurice, effrayé, courut plus vite encore, & lui barra le passage.

« Mais vous n'avez donc pas vu? lui dit-elle. Cet ancien soldat, un homme de cœur, on le

frappe & il ne se défend point... à cause de nous... pour nous. Et nous souffririons cela?... Laissez-moi, monsieur! osez-vous bien me retenir? ajouta-t-elle en brandissant son revolver. »

Maurice mit la main sur cette arme dangereuse.

— De grâce! calmez-vous, dit-il, que prétendez-vous faire? »

Au même instant, la porte s'ouvrit, un officier prussien se montra sur le seuil & le revolver, tiré à droite par Cécile, à gauche par Maurice, partit tout à coup sans blesser personne.

Madame Derbin se mit à jeter des cris perçants, avant même que les soldats se fussent emparés du jeune homme. Comme celui-ci ne faisait aucune résistance, ils ne le frappèrent point, se contentant de lui dire qu'ils allaient régler son compte séance tenante. Alors Cécile, fière, superbe, dédaigneuse, passa devant eux, &, surpris, ils s'arrêtèrent.

« Vous faites erreur dit-elle, c'est à moi que l'arme appartient, c'est moi qui voulais m'en servir; monsieur ne cherchait qu'à m'apaiser.

— Oh! c'est vrai, s'écria madame Derbin en se jetant presque aux genoux de l'officier, le pauvre jeune homme est innocent, aussi innocent que l'enfant qui vient de naître. C'est mon fils, monsieur, mon fils unique & je lui ai appris à respecter la loi du plus fort. Vous ne me l'enlèverez point, n'est-ce pas? Il est si bon, si doux, si inoffensif! Jamais il n'a versé le sang. Il ne faut pas vous figurer parce qu'il a le bras en écharpe... C'est un accident. Il n'a point porté les armes contre vous; il ne vous hait point; les vôtres n'ont éprouvé de sa part que de bons procédés; il ne parle de votre nation qu'avec estime.

— Oh! ma mère, interrompit Maurice, navré.

— Est-ce que je ne dis point la vérité? est-ce que tu as pris part à cette guerre affreuse? lui demanda la pauvre femme en tordant ses bras. »

L'officier, que la douleur de madame Derbin touchait peu, mais qui ne voyait pas la nécessité de faire fusiller Maurice, dit en assez bon français, d'une voix douce & chantante :

« Si le jeune homme pouvait prouver qu'il n'a jamais porté les armes contre nous, l'affaire s'arrangerait peut-être.

— Moyennant paiement, grommela M. Landry.

— S'il pouvait le prouver! Mais il n'y a rien de si facile, s'écria la malheureuse mère. Il arrive de Suisse, c'est en Suisse qu'il a été blessé à la main. Oui, monsieur, vous en serez convaincu si vous voulez bien prendre la peine d'examiner son passeport. — Cher enfant, fais voir ton passeport, tu l'as n'est-ce pas? Je t'ai recommandé si souvent de le porter toujours sur toi. »

Maurice, avec une politesse extrême, mais aussi avec un fier sourire & un regard assuré, remit un livret à l'officier prussien. Celui-ci eut à peine jeté les yeux sur cet objet qu'il s'écria :

« Un franc-tireur ! J'aurais dû m'en douter. Et l'on ose me demander sa grâce.

— Qu'est-ce qu'il dit ? balbutia madame Derbin, pâle comme une morte.

— La vérité, ma mère, répondit Maurice en l'embrassant. — On assure que tu m'aimes trop, ajouta-t-il à demi-voix. Si cela est vrai, je t'en prie, trouve dans ton amour maternel assez de force pour me donner l'exemple du courage. Aide-moi à surmonter ma faiblesse. — Car, vois-tu, je l'avoue à toi seule & bien bas, je suis faible comme un petit enfant & il me semble que mon cœur va se briser. Cependant ne vaut-il pas mieux ?... Si tout ce que tu as dit à cet homme était vrai, j'en mourrais de douleur & de honte ; eh bien ! mort pour mort, ne préfères-tu pas... ? »

Les soldats qui l'entraînaient ne lui permirent point d'en dire davantage ; du reste, madame Derbin ne l'entendait pas, elle venait de s'évanouir.

Cécile, que ce nouvel incident avait stupéfiée, sortit comme d'un rêve, quand elle vit Maurice dans la rue au milieu de ses bourreaux. Elle courut à lui, le rejoignit & lui tendit les mains.

« Où le conduisez-vous ? » s'écria-t-elle, pâle, touchante, éplorée.

Cet accent de la douleur & de l'affection émut profondément Maurice, encore qu'il n'eût plus pour la jeune fille que les sentiments d'un frère. Il prit dans les siennes ces petites mains tremblantes, les serra avec tristesse, avec amitié, en murmurant un adieu qui sortait du cœur. Mais Cécile ne voulait pas lui dire adieu, elle ne voulait pas le quitter, elle ne voulait pas le laisser partir ; elle répétait qu'elle seule était coupable, elle seule devait mourir.

Cela ne faisait pas le compte de ceux qui entraînaient Maurice ; aussi, sans beaucoup de cérémonie, ils se débarrassèrent de la malheureuse jeune fille, qui jetait des cris déchirants, & tandis que Babet, prenant dans ses bras cette pauvre petite amazone, la retenait par force, le prisonnier & les Prussiens s'éloignèrent à grands pas.

« Laissez-moi, disait Cécile. Pourquoi voulez-vous que je lui survive ? Vous voyez bien que c'est moi qui l'aurai tué.

— Si mademoiselle continue sur ce ton, elle va tuer aussi madame Derbin, fit observer Élisabeth. Cette pauvre mère ne suppose pas que la vie de son fils est menacée, elle croit simplement qu'on l'emmène en Prusse.

— Oh Dieu ! & il faut que je me taise, que je cache mon désespoir & mes remords ! c'est impossible, mon père le comprendra bien. Mais où est-il, mon père ?

— Monsieur a suivi ces monstres ; il veut accompagner M. Maurice jusque... »

La bonne vieille n'acheva point, car Cécile se lamentait de plus belle, disant toujours que c'était elle qui devait mourir, puisque c'était elle qui était coupable.

Elle cria, pleura & parla ainsi jusqu'au soir ; mais heureusement madame Derbin ne pouvait plus l'entendre, la prudente Élisabeth ayant fait reconduire au château cette mère désolée dont l'état inspirait quelques craintes.

Un peu après le coucher du soleil, notre pauvre amazone, qui s'accusait toujours d'avoir assassiné Maurice, vit entrer M. Landry, pâle d'émotion. Aussitôt, elle se roula sur le canapé où elle gisait depuis le matin en disant que, puisque tout était fini, elle n'avait plus qu'à prier le bon Dieu de la prendre en pitié, & d'abréger son agonie.

« Remercions, au contraire, la divine Providence, lui dit son père d'une voix grave ; Maurice est sauvé. »

Elle releva sa tête pâle & le regarda avec des yeux hagards.

« Est-ce bien vrai ? demanda-t-elle, ne me trompez-vous point comme on a trompé madame Derbin ?

— Non, grâce à Dieu, Maurice vivra, » dit encore M. Landry. »

Il se jeta dans un fauteuil, essuya son front baigné de sueur & continua :

« Voici comment la chose s'est passée. L'officier qui emmenait ce malheureux enfant n'a point osé prendre sur lui de le faire fusiller, attendu que la semaine dernière ses chefs l'ont semoncé d'importance, à propos d'une exécution... Il avait ordonné la mort d'un paysan qui était coupable de je ne sais plus quelle faute, & justement ce paysan — un misérable — servait d'espion auprès d'un régiment badois. Bref, notre pauvre ami fut conduit au quartier général prussien ; je l'y suivis, nous fîmes la route à pied. Quatre lieues. Juge s'il nous fallut du temps. J'étais épuisé, je tombais de fatigue, j'eus bien de la peine à me traîner jusque-là. Maurice, au contraire, marchait la tête haute, avec cette mine douce & grave que tu lui connais. Il était calme, tranquille, point du tout effrayé, & ni trop rouge ni trop pâle. Ah ! le brave petit soldat. Quand nous arrivâmes, toute la vallée connaissait la triste nouvelle, & chacun s'apitoyait sur le sort du pauvre enfant. Or, à une demi-lieue du quartier général, se trouve le château de la Coudraie, que madame de Vernelle & ton amie mademoiselle Marguerite habitent encore malgré l'invasion. Il paraît que ces dames ont été très-bonnes pour quelques blessés prussiens, & que les officiers supérieurs, qui sont actuellement dans le voisinage, ne l'ignorent pas. Madame de Vernelle ayant appris, comme tout le monde, que notre cher Maurice allait être fusillé, a couru au quartier général pour demander sa grâce. Elle l'a obtenue sans peine, il lui a suffi de se nommer... Enfin ce pauvre garçon est sauvé ; il sera seulement prisonnier de guerre. On m'a permis de lui dire adieu ; nous avons parlé de sa mère, de toi ; il a promis de nous écrire souvent, &... & tout à l'heure, je te donnerai des détails ; il faut que je

respire un moment, tant d'émotions m'ont littéralement brisé. »

X

L'été commençait; des roses embaumaient le jardin de Cécile; des roses encore semblaient fleurir sur ses joues, s'épanouir sur ses lèvres, & elle trouvait que le chemin de la vie était aussi tout semé de roses.

Ce jour-là, Maurice devait arriver d'Allemagne; sa mère avait été le chercher à Besançon, de grand matin; elle avait promis de ne faire que toucher barre, & sans doute ils allaient venir. En attendant, Cécile faisait des châteaux en Espagne, elle songeait à ce jeune homme qu'elle avait si longtemps méconnu, & qui lui était devenu bien cher. Ah! qu'elle était heureuse, & radieuse, & émue! Fièvre aussi, elle relevait orgueilleusement sa jolie tête, elle affectait une petite mine hautaine qui lui seyait à ravir; ses beaux yeux avaient un éclat sans pareil, on eût dit des diamants noirs, & elle avait comme une auréole autour de son front superbe. Tandis que cette charmante Cécile se créait ainsi des chimères pour tromper le temps, M. Landry, qui n'était point un songe creux, perdait patience, prenait de l'inquiétude, & se demandait s'il n'était pas arrivé quelque accident à Maurice. A la fin, il dit à sa fille qu'il allait à la rencontre des voyageurs. Il y alla, en effet, resta absent jusqu'au soir &, quand il revint, il était seul & semblait triste & soucieux.

« Et M. Maurice? lui demanda Cécile.

— Il est arrivé, ma fille; dans un instant, il viendra te voir; il voulait que je l'attendisse, mais j'ai préféré... j'ai pensé que je ferais mieux de t'apprendre tout de suite... une grande nouvelle. »

La jeune fille baissa ses yeux noirs, rougit avec une gracieuse modestie, &, d'une voix douce, timide, hésitante, elle balbutia :

« Une nouvelle, cher père?

— Ma foi oui, & bien étonnante, dit le bon M. Landry qui essayait, en vain, de prendre un air riant & dégagé. Figure-toi que nous sommes de noces, Maurice se marie, & je crois bien que le rôle de demoiselle d'honneur t'est destiné. »

Cécile se leva, blanche & raide comme une statue.

« Il se marie, lui? murmura-t-elle, oh! cela n'est pas possible.

— Calme-toi, ma fille, lui dit tristement son père. Il va venir & je ne voudrais pas qu'il pût supposer... il ne se doute point... Mais non, vois-tu, j'étais sûr que ça te ferait de la peine, & c'est pour quoi je te préviens. Allons, ne compromets pas ta dignité & écoute-moi avec la tranquillité & le courage d'une vaillante petite amazone : madame Derbin & Maurice ont passé à la Coudraie une partie de la journée... »

Elle jeta un cri.

« C'est Marguerite qu'il épouse! dit-elle.

— Précisément; il l'aime, il en est fêru; il dit qu'elle lui a sauvé la vie deux ou trois fois. Et il paraît qu'en Allemagne, il a fait la connaissance de M. Arnaud, qui était aussi prisonnier. Bref, c'est une chose conclue. Voilà ce que je voulais te dire moi-même. A présent, que j'ai sauvé à ma chère mignonne une désagréable surprise, je suis convaincu qu'elle ne montrera aucun sentiment indigne d'elle. »

Cécile ne répliqua point, elle était profondément abattue, mais cela ne dura pas. Elle avait beaucoup d'énergie, on le sait, & elle parvint facilement à prendre de l'empire sur elle-même & à cacher sa déconvenue.

MICHEL AUBRAY.

Économie Domestique.

SUCRE D'ORGE.

Faites crever de l'orge dans de l'eau, passez, mettez cette eau dans une bassine avec du sucre, proportion : un kilo de sucre pour un demi-litre d'eau; faites cuire *au grand cassé*, étendez le sucre sur une table de marbre ou sur une grande pierre bleue enduite d'huile, & roulez-le en bâtons. On peut ajouter à ce sucre, avant de l'ôter du feu, un peu d'essence de citron. De la sorte on aura du vrai sucre d'orge.

CUISSON D'UN PETIT JAMBON

Une heure et demie au court bouillon. Le retirer et achever avec deux bouteilles de haut Barsac.

REMÈDE CONTRE LES NÉURALGIES.

Faites bouillir quatre ou cinq morceaux de guimauve avec une demi-tête de pavot; tenez dans la bouche de cette eau à l'état tiède, rejetez-la, & recommencez jusqu'à ce que la douleur soit apaisée.

HYMNE AUX SAINTS APOTRES

(TRADUCTION DU LATIN.)

Enfin, vous recueillez le fruit de vos labeurs,
Princes, choisissez de Dieu pour gouverner l'Église;
Les faux dieux abattus attestent vos grandeurs,
Rome même, où du monde ont régné les vainqueurs,
Par le Christ, à son tour, se reconnaît conquise.

Les tyrans ont sévi, mais de leur cruauté
Les impuissants efforts à leurs nobles victimes,
Ont donné la couronne; et la postérité,
Apôtres vénérés, redit vos noms sublimes !
Vous admirant tous deux, elle chante à la fois
Paul martyr par le glaive et Pierre par la croix.
Votre sang répandu pour conquérir le monde,
D'innombrables chrétiens est la source féconde.

O superbes Césars, placés au rang des dieux,
Rome vous prodiguait l'encens et la prière,
Objets de son mépris, maintenant en ces lieux
Vos restes délaissés gisent dans la poussière.
Elle a voué son culte aux martyrs glorieux
Qui donnèrent leur sang pour notre foi divine,
Et sur ses monuments, c'est la croix qui domine !

Dans le sang généreux des nouveaux fondateurs,
Rome ! illustre cité, ta pourpre est retrempée !
Reine, tu brilleras d'immortelles splendeurs,
Si tu maintiens ta foi plus haut que ton épée !

H. D.

REVUE MUSICALE

LE REQUIEM DE VERDI — COMPOSITIONS NOUVELLES

La joie chantait, les fleurs s'épanouissaient, le ciel rayonnait de bruits, de fêtes et de lumières, lorsque soudain un voile de deuil l'enveloppa de sa poésie funèbre. Une grande âme était remontée au ciel, et l'histoire allait inscrire, sur une table de marbre, son nom, ses œuvres et son souvenir impérissables.

Le poète national de l'Italie venait de s'endormir du dernier sommeil. Les cloches sonnèrent lugubrement, les manifestations de la douleur succédèrent aux rires joyeux, chacun avait aux lèvres ces tristes paroles : Manzoni n'est plus; le grand Manzoni a cessé de vivre. Dans ces temps modernes où la jeunesse ne sait pas, comme à

Lacédémone, s'incliner devant les vieillards, on était surpris de rencontrer des hommes de tout âge prononcer respectueusement ce nom vénéré, et vanter cette puissante nature qui, par la dignité du talent, la prodigalité de l'esprit et la bienveillance du cœur, s'était créé la première place dans une contrée qui a vu éclore tant d'intelligences diverses. Mais parmi les regrets sonores, au milieu des lamentations stériles, il y avait un cœur d'ami qui versait de vraies larmes, il y avait un génie vivant qui s'agenouillait devant ce génie mort, il y avait Verdi qui aimait le poète italien, comme on aime le soleil de sa patrie.

Après le décès de Manzoni, l'auteur du *Troia-tore* vint s'installer à Paris et là, demeurant, pendant trois mois, dans le plus stricte incognito, il composa l'admirable *Requiem* que nous venons d'entendre à l'Opéra-Comique.

Il va sans dire que la ville de Milan eut les honneurs de la première audition du chef-d'œuvre. Les plus grands musiciens, accourus de tous les côtés de l'Italie, composèrent l'orchestre. Les choristes furent choisis parmi les chanteurs les plus distingués de la Scala, et les plus célèbres virtuoses, mesdames Thérèse Stolz et Maria Wadmann; messieurs Capponi et Maini, furent chargés du difficile emploi de solistes.

Monsieur du Locle ayant obtenu, du maestro, l'autorisation d'organiser pour l'Opéra-Comique la messe de *Requiem* de Verdi, se mit à l'œuvre avec une activité dévorante. Son enthousiasme bien compréhensible, trouva sa récompense dans le plus éclatant succès. Les quatre solistes dont les belles voix et les remarquables talents avaient été admirés sous les voûtes de l'église milanaise, furent engagés, et merveilleusement accueillis sur un théâtre parisien. On choisit avec le plus grand soin les choristes, Verdi dirigea lui-même l'orchestre et l'audition commença.

Ce drame funèbre aux nuances sombres et rigoureuses, cette poésie austère, si éloquente et si profonde, ont produit un effet indescriptible. Le compositeur, pâle d'émotion, s'est incliné trois fois sous les salves frénétiques des applaudissements de la foule. Ses amis ont eu la plus grande peine à le traîner sur le théâtre où l'attendait la plus chaleureuse ovation.

C'est que cette magnifique page peut être regardée comme un des plus beaux fleurons de la couronne de Verdi; c'est que cette messe de *Requiem* et toutes les parties qui la composent ont la signification, le cachet, qui leur sont assignés par la prose religieuse du texte; c'est que cette œuvre magistrale plane au dessus de toutes les créations profanes, fussent les plus belles de l'auteur, par l'ampleur qui frappe et le sentiment qui pénètre; c'est qu'enfin Verdi avait, en l'écrivant, l'image de Manzoni dans l'âme et que les désolations de cette âme se sont répandues sur la foule.

On doit regretter que le *Requiem* ait été exécuté

sur un théâtre. La disposition de ces sortes de scènes, les dorures, la lumière, les loges et les galeries, disposées pour faire valoir les toilettes, tout cela ne nous semble pas convenir au caractère de la musique sacrée. Nous ne comprenons pas qu'au lieu de ces représentations où l'on rivalise d'élégance et de coquetterie, où la décoration, le mouvement, le bruit des assemblées mondaines disposent l'esprit à certain ordre d'idées, on n'ait pas obtenu ni même demandé l'autorisation d'exécuter le *Requiem* dans une église; entendue à Saint-Eustache, l'œuvre de Verdi eut trouvé sa véritable place. Le retentissement des sons, sous ces voûtes profondes et sonores, les teintes pâles des lumières adoucies, dont les reflets vont mourir sous les arceaux lointains, le recueillement qu'impose la majesté austère des temples chrétiens, eussent doublé l'effet de cette cérémonie solennelle. Il est vrai qu'en cette occurrence, la spéculation aurait eu beaucoup à perdre. Mais n'est-il pas déplorable de sacrifier la convenance et l'élévation des choses à une misérable question de chiffres. O temps! ô mœurs!

La messe n'a pas de prélude. Les chœurs commencent à la septième mesure, par des accents entrecoupés qui jettent, dans l'esprit des assistants, une mystérieuse terreur. Ce sont les éléments préparatoires au grand drame qui va se dérouler.

Le chœur d'introduction s'enchaîne, par des nuances fondues, à un *Kyrie* d'une incroyable puissance d'expression. Le *Dies iræ*, que l'église entonne à l'heure où elle porte le deuil d'un de ses enfants, cette grande lamentation qui contient le cri d'angoisse de l'humanité, Verdi l'a reproduite avec cette foi profonde et lugubre qui fait entrer un drame isolé dans le grand drame de l'ensemble.

Il se compose de neuf parties. *Dies iræ*, chœur. — *Tuba mirum*, chœur. — *Liber Scriptus*, chœur et fugue. — *Quid sum miser*, trio pour soprano, mezzo soprano et ténor. — *Rex tremendæ*, quatuor et chœur. — *Recordare*, duo pour soprano et mezzo soprano. — *Ingemisco*, solo pour ténor. — *Confutatis*, solo pour basse. — *Lacrymosa*, quatuor avec chœur.

Telle se compose cette partie capitale de l'œuvre. Elle est admirablement comprise. Dans le *Tuba mirum*, les trompettes ainsi que les masses chorales et instrumentales s'interpellent et se répondent, à distance, par des entrées successives; l'orchestre résonne, les chœurs éclatent, c'est d'un formidable effet et d'une étonnante conception.

L'offertoire, *Domine Jesu*, est écrit avec un sentiment plus calme, plus recueilli; cette pièce, pleine d'une onction pieuse, renferme de ces notes émouvantes dont l'âme se sent attendrie. L'unisson des altos et des violoncelles, la belle phrase de l'*hostias*, tout cela est véritablement admirable. Le *Recordare* a des accents douloureux qui font couler les larmes. L'*Agnus Dei*, mélodie poétique et tendre, est chanté par deux voix de femmes

auxquelles s'adjoignent, un peu après, deux voix d'hommes; puis les chœurs et l'orchestre forment un unisson rempli d'ampleur et de majesté. Le bruit s'apaise et les deux voix de femmes, soutenues par les flûtes, produisent l'effet le plus saisissant et le plus inattendu. Enfin le *Libera me* couronne glorieusement cette œuvre splendide.

Quelques dilettanti grognons ont répété, à propos du *Requiem* de Verdi, ce qu'en d'autres temps on avait dit du *Stabat Mater* de Rossini, à savoir que cet ouvrage est plus dramatique, plus passionné que ne le comporte la musique religieuse. Est-ce que le sentiment divin n'est pas plein de chaleur et de vie? L'âme, enlevée jusqu'aux sphères célestes sur les ailes de ces sublimes prières, y puise une force nouvelle, une adoration ineffable, et le chrétien n'a pas à craindre, en écoutant ces grandes manifestations de la pensée religieuse, de quitter le ciel pour la terre.

Nous sommes dans une saison où la verve des compositeurs se ralentit et où la musique nouvelle devient plus rare, aussi limiterons-nous notre nomenclature mensuelle à un très-petit nombre de morceaux.

Pour le piano, citons d'abord : *La guirlande de roses*, valse, par A. Deslandres; *Valse des Adieux*, de Nadaud, par L. Dufils; *Intimité*, nouvelle valse, de J. Strauss; *Le Sphinx*, polka de P. Stutz, et deux remarquables fantaisies, très-brillantes, moyenne difficulté, par madame C. de Sainte-Croix.

Comme musique de chant, nous plaçons en première ligne : deux belles compositions religieuses : *Notre Père*, et *Je vous salue Marie*, par A. Yung; puis, *Dans les prés*, valse chantée, de L. Tiercelin, et une charmante barcarole, ayant pour titre : *Zeffiretto*, par madame de Sainte-Croix.

Nous avons vu dernièrement représenter à la campagne, dans une jolie villa des bords de la Seine, une opérette de ce compositeur, qui se prête admirablement à ce genre d'exécution. *Madame de Rabucor*, c'est le titre de l'ouvrage, a été joué pour la première fois au théâtre des Bouffes-Parisiens, en février dernier. C'est une pièce à trois personnages, qui ne demande aucuns frais de mise en scène. La musique en est pimpante; il y a beaucoup d'entrain et de verve d'un bout à l'autre. Le petit air de Violette :

Comme une tourterelle,

est plein de grâce et de fraîcheur. Le duo est remarquablement écrit, mais le morceau capital de la partition, c'est le trio :

Quoi! vous n'avez pas mille francs!

dont le comique achevé et l'heureux agencement des parties suffiraient seuls au succès de la pièce.

M. Adolphe Jaime, l'auteur du libretto, a trouvé en madame C. de Sainte-Croix un collaborateur aussi intelligent que distingué.

MARIE LASSAVEUR.

CORRESPONDANCE

FLORENCE A JEANNE

DANS une maison où je me trouvais l'autre jour en visite, on causait économie et budget : c'est assez naturel par le temps qui court, par ce malheureux temps où toutes les choses nécessaires à l'existence ont augmenté de valeur, tandis que les revenus de chacun ont diminué...

L'une des causeuses était une dame qui, grâce

à son ordre, à son discernement, à son entente des moindres détails de la vie domestique, a toujours su se faire le plus grand honneur d'une fortune assez médiocre. Or, cette dame tenait — sur ce sujet économie et budget — de si sages, de si judicieux discours, que je les ai logés dans un petit coin de ma mémoire, afin de te les redire :

» A Paris, où l'on est moins généralement

connu et, par conséquent, où l'on est plus libre de ses actes, disait cette dame, il est parfaitement admis qu'une femme, une jeune fille utilise lucrativement, lorsqu'elle en a l'occasion honorable et possible, l'habileté de ses doigts, son instruction ou les talents d'agrément qu'elle possède. Il est même beaucoup de jeunes et laborieuses parisiennes qui éprouvent un véritable plaisir, — plaisir, j'en conviens, mêlé d'une petite nuance d'orgueil, bien excusable après tout, — à pouvoir se dire : « Je ne coûte rien à ma famille; seule, je subviens à mes modestes dépenses d'entretien; je puis, quand l'occasion s'en présente, et sans devoir cette satisfaction à d'autres qu'à moi-même, faire une agréable surprise à l'un des miens, offrir un petit présent à une amie, rendre un léger service à quelque malheureux, multiplier mes humbles aumônes, me passer une fantaisie quelconque... que sais-je encore? me donner une foule de menues satisfactions dont je serais privée sans cela. J'ai, grâce à mon travail, une certaine indépendance de porte-monnaie, qui m'apprend, à la fois, la valeur du temps et celle de l'argent, et qui m'empêche de gaspiller frivolement l'un et l'autre... »

En province, les choses se passent différemment. D'abord, la plupart des petites villes ne présentent aucune ressource pour les occupations féminines de ce genre; et puis, y en eût-il, elles ne serviraient pas à grand'chose, je le crois; car il existe encore trop généralement une sorte de préjugé qui interdit aux jeunes filles d'une certaine classe, d'utiliser leurs aptitudes pour tel ou tel travail, en dehors du logis paternel, voire même à l'intérieur de ce logis, dès qu'il s'agit pour elles d'en recevoir un salaire quelconque. Telles sont, par exemple, les filles de bon nombre de fonctionnaires, d'employés du gouvernement, plus honnêtes que payés, etc., etc.

Naturellement, ces jeunes filles, obligées dans le monde à une tenue plus ou moins correcte, doivent apporter à leurs dépenses personnelles la plus sévère économie, et j'en connais qui, tour à tour, sont leurs modistes, leurs couturières, leurs lingères, leurs repasseuses et même leurs cordonnières, — du moins pour les chaussures ordinaires, auxquelles elles mettent ingénieusement des semelles en corde tournée!... »

Ces économies extrêmes te semblent étranges, à toi, Jeanne, qui dans ton brillant Paris trouves à si bon compte tant de choses utiles, mais dans la petite ville que j'habite, cela n'a rien que de très-habituel, et c'est seulement à force de goût, d'intelligence et de travail, le tout aidé de l'absolue nécessité, que sans beaucoup d'argent on arrive à

se procurer les objets les plus simples et les plus indispensables.

Je reviens au discours de notre aimable prêchuse :

« Une bonne éducation, une instruction soignée, continuait-elle, conduisent à aimer le beau, à le rechercher en toutes choses : voilà l'écueil contre lequel, de nos jours, viennent s'anéantir tant de fortunes modestes. Et pourtant cette bonne éducation est nécessaire; cette instruction soignée est une source de jouissances intimes qu'on ne doit point négliger ni rejeter. Seulement il faut savoir y joindre la science de l'économie domestique.

» Et d'abord, que de gens négligent, pour commencer, la distribution judicieuse du budget? C'est cependant la base de toutes choses. J'ai lu quelque part : « Veux-tu être économe? — ne dépense que la moitié de ton revenu. Veux-tu être riche? — n'en dépense que le tiers. »

« Et, autre part : « Il ne faut employer à son loyer que le dixième de son revenu. »

» Ne pas trop dépenser non plus pour la nourriture; le nécessaire au point de vue de la position et de l'hygiène, sans luxe de table dû à l'ostentation, et sans recherche de friandise nuisant à la santé.

» Pour la toilette, même recommandation : l'indispensable, sans variété et fanfreluches inutiles, achetées seulement par caprice ou gloriole. L'utile, rien que l'utile en tout; ce qui ne veut pas dire que je proscrive l'élégance. On peut être élégante à très-bon marché; l'élégance, c'est la grâce de la femme, le reflet de son bon goût et de son tact... »

Cette dame disait encore : « Quand on se marie, les présents du prétendu ne doivent point — sagement! — dépasser la moitié d'une année du revenu commun; de même, le trousseau d'une jeune fille sera d'un prix égal à la moitié de ce revenu. Le mobilier pourra égaler la valeur d'une année du revenu entier. Par exemple, concluait-elle, tous ces arrangements ne me paraissent pas possibles à réaliser avec un revenu moindre de cinq mille francs. »

Je suis parfaitement de son avis, et pour cela et pour tout le reste. Seulement, je crains, mignonne, que tu trouves cette causerie bien longue et bien sérieuse. Mais lorsqu'on a eu la bonne fortune d'entendre parler avec tant de raison et de sens, ne serait-il point tout à fait égoïste, de n'en pas faire profiter les autres?... »

A toi toujours!

FLORENCE.

MODES

Les toilettes légères sont naturellement les plus adoptées en cette saison, qu'on soit aux eaux, à la campagne ou au bord de la mer. Mais comme il est bon de se prémunir contre les variations de la température, je parlerai de différents genres de vêtements, pour le soir ou pour les jours un peu frais.

Les châles de dentelle et de guipure, ceux de cachemire et de barège de nuances unies, *bleu de ciel*, *gris perle*, *rose*, etc., se croisent négligemment en se nouant par derrière, sur n'importe quelle toilette. J'ai vu de fort jolies petites mantes à capuchons, en cachemire *blanc*, ou de couleurs claires; elles sont ornées d'effilés de laine, de broderies, ou de bords de plumes de même nuances, ou de couleur naturelle. Les dolmans, de forme si commode, se font toujours beaucoup, ainsi que les jaquettes, les petites casaques, etc. en drap clair ou foncé, et même en velours anglais, ce qui, aux bains de mer, se porte sur des toilettes légères ou toutes blanches.

Pour les enfants, on fait de longs paletots étroits, ne laissant dépasser la robe que d'une main; ils sont boutonnés double, avec petit col et revers. Ceux en drap *gris* sont les plus commodes. Ceux en cachemire *bleu de ciel* et *rose*, brodés ou ornés de *blanc* sont très-élégants, mais ne vont bien que sur des robes semblables ou *blanches*, en piqué, jaconas, mousseline ou broderie anglaise.

En fait de costumes de grandes personnes, il y a un grand choix dans les tissus tout blanc : le *basin* à petites raies, le *pékin* à larges rayures, le *brillant*, etc. Ces costumes se font très-simplement. Le jupon est blanc ou de couleur, en soie ou velours noir, etc.

Sur un jupon en perse glacée, à larges rayures bleues, alternées par des bouquets de roses sur fond blanc et sans aucune garniture, mettez une blouse de *pékin* blanc avec petit volant ourlé et plissé tout autour. Double rangée de boutons de nacre sur le devant. — Ceinture de cuir à agrafes argentées. — Chapeau de paille noire avec écharpe de crêpe de Chine blanc. Bouquet de roses sur le côté. Vous aurez un charmant costume.

Un autre, aussi très-joli :

Le jupon en percale rayée *bleu* et *blanc*, à quatre volants, deux plissés et deux froncés presque à plat, festonnée de coton blanc. — La jupe de piqué est aussi festonnée au bord, avec de grandes dents très-bourrées, de même que le corsage, qui est à basques. Le tour du cou et l'intérieur des manches

sont garnis de ruches de mousseline très-claire, festonnée à toutes petites dents. — Chapeau de paille d'Italie avec voile de gaze bleue.

Troisième costume : La jupe et la large veste ouverte sont ornées d'un petit volant de broderie anglaise. Le jupon et le très-long gilet sont en cretonne fond blanc, à bouquets Pompadours. Le jupon a un volant haut, bordé d'un petit ruban rose. Il est surmonté d'un plissé à la vieille également bordé des deux côtés du même petit ruban. — Chapeau de paille noire avec guirlande de fleurs de toutes couleurs.

Le même costume en batiste *jaune* sur cretonne fond *écru* est aussi fort joli. Le petit ruban qui borde doit être bleu.

La mousseline claire, à rayures plus ou moins larges, compose aussi de jolies petites toilettes, simplement garnies d'un volant pareil, plissé. On peut les mettre sur un jupon de soie noire, avec corsage de dessous noir décolleté. Pour les rendre plus élégantes, on les relève de côté avec des nœuds de ruban rose ou bleu de ciel. — Ceinture semblable et nœuds pareils au corsage, qui est plus ou moins ouvert devant.

Les percales satinées, *gros bleu* et *gris perle*, sont toujours beaucoup employées comme jupons de dessous, et aussi en costumes complets. On les orne de galons blancs et de bandes de broderies anglaises, ou de guipures. Pour jeune fille, j'en ai vu n'ayant au bord qu'une petite bande de jaconas festonnée, avec une roue dans chaque dent. C'est simple et comme il faut.

Les toilettes *bleu de ciel*, en tissu de laine, conservent leur vogue. Le jupon est en étoffe pareille, ou noir. Le *bleu* va également bien avec du *marron*, ainsi que dans le costume suivant :

Le jupon marron est composé de cinq volants plissés à tout petits plis — La tunique, en cachemire bleu de ciel, est garnie d'une grosse ruche de soie effilée marron. Double rangée de boutons de soie marron. — Grand col pointu garni de même ruche, ainsi que les revers des manches, qui sont retenus par des nœuds de soie marron. — Ceinture ronde et nœuds de rubans marrons, relevant la tunique de côté. — Chapeau de paille marron avec touffes de plumes bleu de ciel. — Bottines de peau mordorée. — Gants de Saxe. — Ombrelle de soie marron doublée de bleu clair.

Le foulard est d'un porté très-agréable, quand il est de bonne qualité. L'*écru* fait de charmantes toilettes sur n'importe quel jupon.



LITH. MONTY, 33, R. DES PETITES ÉTOILES.

N° 3955 bis

Modes de Paris
Journal des Demoiselles
 ET PETIT COURRIER DES DAMES RÉUNIS

Paris, Boulevard des Italiens.1.

Coiffures de Madame Bréant Castel, Rue du 4 Septembre, 19.





N° 3955

Modes de Paris
Journal des Demoiselles

ET PETIT COURRIER DES DAMES REUNIS

Paris. Boulevard des Italiens. 1.

Coiffures de Mademoiselle Bréant Castel, Rue du 4 Septembre. 49.

Machines à Coudre de Wheeler et Wilson, Boulevard Sebastopol. 70.



Les petits dessins Pompadours composent de jolis costumes de jeunes filles ; les fonds noirs conviennent aux femmes d'un certain âge. Ces costumes s'ornent de ruches de ruban et de plissés à la vieille. En voici un modèle :

Le jupon est en foulard uni *gros violet*, avec un haut volant plissé, surmonté d'une grosse ruche double, de foulard violet, dans l'intérieur de laquelle se trouve une autre ruche, plus petite, en foulard bouton d'or. Seconde jupe en foulard fond violet avec petits dessins imprimés bouton d'or. — Corsage à basques ; le tout orné d'une ruche violette traversée par une plus petite bouton d'or. — Mantelet de foulard uni comme le jupon, arrondi par derrière et un peu fendu en long. Longs pans par devant. Ce mantelet est un peu échancré au-dessus des bras où sont placés des nœuds à longs pans ; il s'attache par devant avec de longs rubans de soie violette. Le tout, orné de la même grosse ruche violette et bouton d'or. — Chapeau de dentelle noire, avec guirlande de boutons d'or mélangés de violettes des bois.

Avec les costumes habituels, il faut avoir soin de bien repousser toute l'ampleur en arrière. Le devant des jupes ou tuniques, doit être exactement tendu, et taillé assez long pour bien formuler les plis en travers.

Voici une jolie façon de relever les jupes : il faut placer en dessous, de chaque côté du long de la ceinture, deux petites coulisses que l'on fronce énormément, en empêchant l'étoffe de bouffer sur les hanches. Toute l'ampleur étant repoussée derrière, doit y former pouff. L'ampleur des jupons de dessous doit également se poser en arrière. Pour l'y maintenir, il faut placer une coulisse en travers, à l'exception du lé du devant, distancé de vingt à vingt-cinq centimètres de la taille. On la serre fortement, une fois le jupon sur soi. La tournure du dessous doit bouffer très-en arrière et en étroit.

La mode est aux tailles longues, surtout pour les enfants, petite fille ou petit garçon.

C.

EXPLICATIONS

GRAVURES DE MODES

PREMIÈRE GRAVURE.

Toilette de jeune femme. — Robe en toile bleu marine, ornée dans le bas de deux grands volants bordés d'un biais que garnit une bande remontante, en broderie anglaise sur nansouk. Ces volants sont surmontés d'un volant en broderie anglaise, avec tête formée par un long bouillonné double, bordé d'une bande en broderie anglaise. Le lé de devant est uni et terminé par un biais formant quille, bordé d'une large bande en broderie anglaise d'un côté, et d'une plus étroite rabattant sur le devant. — Corsage-habit, montant devant, avec basque rejetée en arrière ; poche carrée garnie de broderie anglaise. — Manche plate à jockey bouillonné, garni de broderie anglaise ; dans le bas, double bouillonné, maintenu par un nœud en faille, et garni comme le jockey. — Pélerine ronde, courte, relevée dans le dos par un nœud en faille ; l'ornement rappelle en plus petit celui des quilles du lé de devant. Derrière, large nœud à pans en faille. — Chapeau en faille bleu marine de deux tons ; fond mou, coques en faille mélangées de fleurs des champs ; dessous, plissé en batiste.

Toilette de jeune fille. — Robe en batiste écarlate et marron ; devant, plissé à plis alternés ; derrière, deux hauts volants à plis alternés ; le second est maintenu par un large biais marron ; large quille marron, bordée d'une bande à plis alternés, et ornée de boutons de nacre. Pouff et tablier uni en batiste écarlate. — Corsage écarlate avec large plastron marron fermé par des boutons en nacre et garni du plissé à plis alternés. Dans le dos, il se prolonge en montant, devant il est ouvert en carré, l'encolure est ornée du même plissé. — Manche plate à double sabot à plis alternés ; au-dessus du sabot, revers marron, bordé d'un plissé et maintenu par deux boutons en nacre. — Chapeau en paille d'Italie à fond mou en tulle noir, guirlande de roses de haies et nœud à pans en faille noire.

Toilette de petite fille. — Robe en piqué anglais, garnie de bandes en broderie anglaise surmontées d'une serpentine ; devant princesse. — Corsage à basque lon-

gue, ornée de larges poches ; des nœuds en faille cerise sont posés sur l'ornement du devant, et un pareil sur la poche ; la jupe est plissée derrière. Grand col fermé par un nœud cerise. — Manche plate fendue dans toute la longueur de la couture du coude, et ornée d'un bouillonné avec nœuds Jockey bouillonné. — Chapeau en paille de riz avec bord et ornements en velours noir, entremêlés de petits bouquets de cerises.

DEUXIÈME GRAVURE.

COSTUMES D'AMAZONE.

Costume de jeune fille en cachemire double, vert réséda. — Jupe montée, aux lés de derrière, à doubles plis creux. — Corsage à pointe, fermé de côté ; devant, petite basque ouverte dans le bas. — A l'encolure, col montant et évasé. — Manche ronde à parement boutoné de côté. Sur la jupe, grande poche, rappelant, dans sa forme, le parement de la manche. — Col et sous-manche en toile. — Chapeau en paille, orné d'une longue plume d'autruche fixée, à son point de départ, par une boucle oxydée pareille aux boutons du costume. — Bottes en chevreau. — Gants de daim à manchette évasée.

Costume de jeune femme en drap d'été gris militaire. — Jupe montée, aux lés de derrière, à larges fronces. — Corsage à longue basque devant ; celle du bas forme postillon, le pli de côté maintenu au bas de la taille par un bouton en corne brune. Le contour de la basque, celui de la manche et l'encolure sont bordés à cheval d'un galon de même couleur. Sur la basque, de côté, grande poche portefeuille. — Manche à parement évasé, bordé de galon et orné de boutons. — Col et poignet en toile. — Bottes en chevreau. — Gants régénérat. — Chapeau orné d'un long voile en gaze bleue. — Cravate en surah blanc.

HUITIÈME CAHIER

Costume en faille. — Peignoir en nansouk. — Vaseuse au crochet pour baby. — V. F. enlacés, — E. L.

enlacés. — Dessous de coupe. — Collet brodé, dos. — Spencer. — Chapeau de campagne. — Mantelet dolman. — Collet brodé, devant. — Volant. — Garniture. — Alphabet. — Zoé. — C. R. enlacés — Garniture. — Entre-deux. — Passementerie perlée au crochet. — Garniture. — Toilette de petite fille. — Costume de petit garçon.

PLANCHE VIII

PREMIER COTÉ.

Corsage à plastron, toilette de jeune fille. } Gravure du 1^{er} août.
Robe pour petite fille.

DEUXIÈME COTÉ.

Jaquette. } Costume de petit garçon, page 8,
Jupe plissée. } cahier du 1^{er} août.

GRANDE PLANCHE DE TRAVAUX

PREMIER COTÉ,

DEUX DESSINS soutache perlée pour collet, en cachemire ou faille noire. (Voir le cahier de ce mois, pages 4 et 5 pour les croquis.)

Le devant est représenté avec le dessin couvert; le dos avec le second dessin simulant un galon perlé que l'on dispose en colonne sur tout le patron. On choisira donc entre ces deux dessins pour faire le collet. — Pour compléter le patron dont le tracé est marqué seulement à l'encolure et dans le dos, on ajoutera 5 centimètres en plus du dessin, devant et autour de la rotonde.

Ce modèle peut servir également pour soutache unie. On supprimera à volonté le bouquet du milieu si l'on

veut une guirlande tout autour. Le collet est garni d'une guipure formant revers devant et col tuyauté; un nœud de dentelle partant du col retombe dans le dos. Ce dessin servira également pour collet blanc avec broderie en soutache de laine bleue, brune, noire, etc., ou gris feutre avec broderie marron.

DEUXIÈME COTÉ.

TAPISSERIE PAR SIGNES

N° 1, BANDE pour ameublement.

N° 2, QUART DE COUSSIN, palmés cachemire; ce dessin peut être utilisé pour fauteuil, chaise, pouf, tapis de table, sur gros canevas pour descente de lit, etc. On disposera la bordure sur le bord du patron de l'objet que l'on veut faire, pour chaise ou fauteuil, on peut supprimer la bordure, n'utiliser que le sémé de palmés.

N° 3, BANDE pour coussin, encadrement de rideau ou de portière, etc.; on peut modifier les nuances.

N° 4, ÉTOLE. On peut exécuter toute la broderie en soie d'alger et cordonnet, ce dessin peut être utilisé pour l'ornement d'église complet; on placera pour la chasuble le médaillon du bas de l'étole, au milieu de la croix, puis, un autre médaillon dans chacune des branches de côté et celle du haut, pour la grande tige de la croix et le devant de la chasuble, on en mettra trois; ces médaillons seront reliés par des motifs de l'ornement de la bande de l'étole; pour le manipule et le voile de calice on disposera le médaillon en répétant dans le haut l'ornement du bas ajouté dans les angles.

ABAT-JOUR

Première partie de l'abat-jour à silhouette. Nous donnerons, avec la dernière partie, les explications et patrons pour le monter.

Explication du Rébus de Juillet : *Les délicats sont malheureux, rien ne saurait les satisfaire.*

RÉBUS

